VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX

PAR FEU



TOME SECOND.

PARIS

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE DE VAUGIRARD, N. 17.

PONTHIEU ET Cie, PALAIS-ROYAL.

LEIPZIG

PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

MDCCCXXVIII.

IMPRIMERIE DE L. BOUCHARD, RUE MIGNON, N. 2.

on atteignit le premier échelon de leur arrière-garde, qui fut aussitôt culbuté qu'aperçu.

L'affaire de Smolensk priva l'armée ennemie de douze mille combattans dont le tiers resta sur la place. Quoique nous fussions les assaillans, cette perte fut triple de la nôtre. A côté d'un soldat français, on voyait les cadavres de cinq à six Russes. L'ennemi eut plusieurs généraux tués. De notre côté, le général polonais Grabowski mourut glorieusement sur le champ de bataille. Les généraux Morand, Friand, Gudin et Bruyères acquirent dans cette journée une nouvelle illustration, et les généraux Zaionsheck, Grandeau et Dallon prouvèrent par

nement, qui lais
cheuse de l'état
aussitôt que lui
partie de l'infa
dre jusque sou
prise avant qu'
française ne pa
bre, sept jours
Russes tout es

A l'aspect d
un Français qu
tion et d'orgue
ils regardaient

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX.

IMPRIMERIE DE L. BOUCHARD,
RUE MIGNON, N. 2.

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX

PAR FEU



Vulgi inania rident.

JUSTE LIPSE.

Tome Second.

PARIS

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N. 17.

PONTHIEU ET Cie, PALAIS-ROYAL.

LEIPZIG

PONTHIEU, MICHELSEN ET Cie.

M DCCC XXVIII.

VOYAGE

DANS LA VALLÉE

DES ORIGINAUX.

CHAPITRE V.

Le Rêveur.

« Heureux celui qui rêve, et qui rêve en veillant! » nous dit un autre original que nous rencontrâmes dans la même vallée. « Rêver est une douce chose, et ceux qui ont introduit dans la société l'habitude des conversations rêveuses, et dans la littérature le genre rêveur, sont les bienfaiteurs du monde. Ce genre, ajouta-t-il, a cela de commode qu'il n'oblige l'écrivain et le causeur

qui l'adoptent à aucune dépense d'esprit, et qu'il leur laisse disponible tout ce qu'ils peuvent en avoir. Il y a plus, un peu de cette candeur naïve qui appartient à l'innocence des anciens jours, et que dans la corruption des temps modernes on nomme niaiserie, y fait très-bien. Mais ce genre est bien loin encore de la perfection à laquelle il pourra un jour atteindre. Je voudrais qu'on en fît la poétique, et que l'on professât le genre rêveur dans des chaires que je souhaiterais voir placées sur la cime des monts, au pied des bruyantes cascades, sur les rives mousseuses des fontaines et jusque dans le parc où le rêveur aimerait à entendre le bêlement sympathique des plus douces créatures.

L'ame humaine est comme un foyer dans lequel se réfléchissent tous les objets qui nous environnent; nos sens sont les canaux par où la matière pre-

mière du rêve parvient à notre intelligence. Ainsi, nous rêvons par le moyen des yeux et des oreilles, qui vont chercher au loin le principe rêveur; par le toucher, qui le saisit tout auprès de soi; et par le goût, qui n'est qu'un toucher plus intime. Il y a même des amateurs qui ont perfectionné le genre jusqu'à rêver par le nez. Et en effet, on ne saurait disconvenir que ce sens ne fournisse aussi abondamment qu'aucun autre les élémens qui doivent nécessairement entrer dans la composition d'un rêve bien conditionné.

» L'odeur du serpolet et le parfum de la tubéreuse agissent fortement, mais diversement sur l'ame rêveuse. L'un la transporte au milieu d'un champ et lui inspire une pastorale; l'autre lui ouvre la porte d'un boudoir et lui suggère une épître érotique. La rosée qui humecte les arbres résineux et la pluie du prin-

temps qui tombe sur un taillis de châtaigner y développent des arômes qui appartiennent à des genres divers de sensation qu'il faut bien se garder de jamais confondre. Le flair du rat musqué qui embaume les allées de votre parc, le fumet du renard, qui dès la chute du jour entre en campagne, et les émanations du blaireau, qui dès le matin se hâte de rejoindre ses dieux domestiques, procurent aux ames vaporeuses des jouissances si abondantes et si variées qu'on ne pourrait sans injustice refuser à l'odorat une place honorable dans la poétique du genre. Je pense qu'il conviendrait de diviser cette branche de littérature en autant de rameaux que nous avons de sens, et j'ajouterais à cette nomenclature de sens inné qui agit par lui-même et indépendamment des objets extérieurs, sens qui échappe à toute définition et dont

nous sommes redevables à la philosophie allemande, qui nous l'a donné parce qu'elle a pensé qu'un organe de plus pouvait entrer dans nos convenances.

» Et pour commencer par les yeux, lequel d'entre vous n'a été mille fois touché de la feuille mélancolique qui dans les mauvais jours se détache des branches d'un saule, qui pleure avec vous comme pour vous avertir que vous devez bientôt mourir comme elle? La graine légère que la brise sympathique du nord emporte par son aigrette, la faîne qui s'échappe des rameaux d'un hêtre, la pomme qui tombe du haut d'un sapin vous jettent dans une mélancolie profonde. Mais si, assis à l'ombre d'un marronier, vous voyez tomber sur vos genoux son fruit précurseur de l'hiver, votre ame en tressaillit, toutes vos facultés sont bouleyer-

sées par la chute inattendue d'un marron d'Inde. La lumière tremblotante de la lune au fond d'une allée sombre qui n'est fréquentée que par les oiseaux nocturnes vous touche d'une manière sensible ; mais si l'astre, se levant majestueusement derrière la cime des arbres, vous apparaît sous la forme d'un croissant argenté, vous êtes affecté d'une manière essentiellement différente. Je voudrais une poétique particulière pour chacun des quartiers de la lune, et je m'en rapporte à ceux qui dans leurs rêveries rendent un culte singulier à la divinité de la nuit.

» En voilà assez pour les yeux. Je saisis actuellement le poète rêveur par ses deux oreilles, et je lui dis : Entendez-vous murmurer autour de votre écritoire

Ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé?

» Cette petite symphonie ne réveille-t-elle pas en vous mille agréables pensées? Votre style ne coule-t-il pas avec plus de souplesse et de naïveté? Quelques coups d'aile ont suffi pour donner une autre direction à votre génie. Vous êtes à votre insu entraîné à imiter les accords de la mouche, et déjà vous murmurez comme elle. Le grillet, ce troubadour mélancolique de la nuit, dispose votre ame à soupirer une élégie; et la cigale avec son tambour de basque vous inspire de joyeux accens. Les insectes sont inspirateurs. Chaque espèce a sa mélopée; mais il n'est donné qu'aux esprits rêveurs d'en comprendre le solfége. Prêtez l'oreille aux échos que font retentir de rustiques pipeaux, ou bien placez-vous sous le vent qui vous apporte le son de la cloche du village voisin, vous êtes naturellement disposé à entonner les chants

de Théocrite ou le refrain des cantiques de votre paroisse.

» Nourrissez-vous au fond de votre cœur une aimable langueur, allez dans le bocage écouter le chant de l'oiseau qui soupire ses amours : la colombe est inspiratrice. Éprouvez-vous des chagrins domestiques, enfoncez-vous dans l'épaisseur des forêts, prêtez l'oreille aux clameurs de l'oiseau chassé de son nid : le coucou est consolateur. Êtes-vous tourmenté par d'indignes collatéraux, par des créanciers intraitables, par d'insolens folliculaires, voyez l'hirondelle, qui saisit à la volée la guêpe sanguinaire ; l'alouette huppée, qui, grimpée sur le dos de la génisse, la délivre des insectes qui la tourmentent; la bergeronnette, qui à coups de bec nettoie de bêtes parasites la toison argentée de l'agneau qui vient de quitter sa mère. Comptez sur les soins d'une

Providence vengeresse qui ne laisse aucune persécution impunie, et qui protége également dans les maux qu'elles éprouvent l'espèce pécorale et l'espèce rêveuse.

» Parlez-nous d'un ciel cotonneux, d'une atmosphère transparente, d'une neige lumineuse, des eaux phosphorescentes et des forêts frémissantes; mettez la nature entière à contribution avec ses flambeaux suspendus à un dôme d'azur, avec cette force inconnue qui lui fait enfanter des nébuleuses et éteindre des soleils; qui consolide les vapeurs en astres brillans et matériels, et fait tomber sur nos têtes dans une pluie d'aérolithes les petits corps planétaires qui ont perdu l'équilibre. Réunissez avec art dans un rêve savant les aurores boréales et les feux de Saint-Elme, la flamme des volcans et le petit falot des insectes nocturnes, le vieil Océan mugissant

contre les rivages et le ruisselet de cristal qui s'écoule en murmurant dans la vallée, et vous aurez composé un rêve qui fera mourir de jalousie les rêveurs les plus vaporeux.

» Voilà pour le rêveur des champs. Mais le rêveur de ville a d'autres devoirs à remplir, parce qu'il a un autre but à atteindre; et c'est surtout pour lui qu'il est d'étroite convenance d'appeler à son secours cet organe inné qui sort tout neuf des fabriques allemandes. Le rêveur de ville doit refouler dans un bateau à vapeur le courant impétueux de ce siècle maudit qui a la prétention de tout comprendre, la manie de tout définir, et de renfermer la pensée dans des formes rigoureuses et dans des expressions claires et précises qui ne sont pas applicables au genre rêveur. Dans ce genre, moins on comprend, plus on admire. On n'y est sublime que lors-

qu'on est inintelligible. Celui qui le cultive doit mener une vie de sylphe, et se nourrir à la vapeur. Il fuit tout ce qui est moderne, il considère peu ce qui est antique; mais il se passionne pour le gothique. Il interroge les monumens du moyen âge; il leur parle comme s'ils étaient animés, ou, pour mieux dire, il les anime et leur accorde le don de la parole. « Tour de Saint-
» Jacques, réponds-moi : dis-nous de
» quels nobles exploits tu as vu s'hono-
» rer nos illustres aïeux? » La tour répond, et notre sensible rêveur écrit sous la dictée de cet énorme amas de pierres. A Versailles, il voit le grand roi en brouette se promener dans son parc avec ses principaux domestiques, ou méditant aux genoux de la Maintenon la proscription des hérétiques; aux Champs-Élysées, il voit renaître le père des lettres tenant d'une main la plume

qui célébra les grâces de la belle Laure, et de l'autre la torche qui mit le feu au bûcher destiné aux mécréans.

» Il se plaît surtout à jeter des fleurs poétiques sur les vieilles Gaules, à les rajeunir d'un coloris plus frais. Il cherche en Bretagne le château du roi Arthur, il suit avec respect les traces héroïques de la Barbe-Bleue, il visite le champ de bataille des Trente, et, par un chemin toujours fleuri, il vous conduit depuis le faubourg Saint-Germain jusqu'à Quimpercorentin. Il fait une visite de politesse aux Chéroquées, il s'entretient avec les vierges et les sachems du Désert, il envoie ses billets de faire part par la petite-poste des Missions; et s'il se rend en Palestine, il n'en déguerpira pas sans vous apporter une carafe de l'eau du Jourdain. A Paris, il ne s'enquiert ni du palais ni des thermes de l'empereur Julien; mais

il demande au Pont-Neuf la Samaritaine, au faubourg Saint-Antoine son antique château, à la montagne Sainte-Geneviève son estrapade, à Saint-Gervais son carillon, au Marais les Blancs-Manteaux, les bleues célestes et les Feuillantines. Rêveur mystique, il hante les monastères; il vous en conte les douceurs. Il dit la chère du réfectoire et la bonne odeur du parloir. Il se résout à être le Vert-Vert du couvent pour en devenir un jour le directeur. Il aime à descendre dans les tombeaux, à explorer des sépultures, parce qu'il sait que plus d'un rêveur a fait fortune dans l'exploitation d'un cimetière. Quelquefois poète des champs, il endosse un vêtement pastoral, il entonne des airs champêtres pour cacher l'instinct du courtisan. Il n'a pas besoin de perdre son temps à lier ensemble des idées rêveuses, à leur donner de l'ensemble et

de l'harmonie ; il saute rapidement d'un sujet à un autre. Il est l'écureuil de la littérature en attendant qu'il puisse en être le renard.

» Que s'il ne se sent pas la force nécessaire pour conduire jusqu'à sa fin une rêverie savante, il se rend dans la rue Neuve-des-Augustins, et il y trouve un laboratoire où l'on met les rêveries en commun. Il y fournit son contingent, et il est admis, à raison de sa mise, comme commanditaire dans une société où les rêves sont une marchandise. Avec ces rêves, on fait de l'histoire, de la poésie lyrique et anacréontique, de la physiologie ; on y rajeunit le sicambre Clovis, qui acheta des évêques gaulois la souveraineté de notre antique patrie, et qui fit shlaguer nos grands-pères qui ne voulaient pas recevoir l'eau sainte. On y traite avec suavité le grand Chilpéric, et avec une

onction mystique le bon roi Dagobert. Le genre rêveur s'applique à tout; avec lui on fait en droit public la *Législation primitive*, en religion le *Génie du christianisme*, dans les cours royales certains actes d'accusation, au théâtre des comédies larmoyantes et des tragédies royales, à la tribune le bonheur de l'Espagne, et aux finances d'éloquens rapports, au moyen desquels vous avez un trésor public toujours rempli de rêves.

» On ne saurait assez le répéter : Malheur à celui qui dort! il peut être agité par des songes tumultueux et éprouver un sursaut à son réveil. Mais heureux ceux qui veillent et qui possèdent le talent agréable de rêver en veillant!

» La fortune et les honneurs n'arrivent plus qu'à ceux qui rêvent. »

Autre Rêveur.

« Mon voisin, j'estime peu votre rêveur de ville, » nous dit un original qui vivait, ou plutôt qui rêvait dans la même vallée, et non loin du premier. « Votre rêveur est un intrigant qui a épousé la Muse rêveuse comme on épouse une veuve sentimentale, dans l'espoir de tirer un parti lucratif de ses penchans aux beaux sentimens. Mais pourquoi donc vous moquer du rêveur des champs? quel mal fait-il donc dans le monde? Sa vie coule dans une parfaite innocence, et il jouit d'autant plus qu'il possède moins. On ne le voit jamais intriguer dans les cours ni assister aux grandes cérémonies du palais. L'oiseau qui arrive du pôle et s'arrête dans son champ est pour lui ce qu'est pour le courtisan le plénipotentiaire qui arrive de Russie, et il salue la première hirondelle que le

printemps nous envoie comme on reçoit à la cour le premier représentant d'une république qui vient de naître. Que restera-t-il au pèlerin du désert, si vous le privez du prestige qui lui fait voir, dans des plaines brillantes de sable, le cristal des eaux et de frais ombrages, et qui le conduit d'illusions en illusions jusqu'aux terrres habitées. Il y parvient enfin, toujours conduit par l'espérance ; et lorsqu'il arrive et qu'il croit s'y reposer et jouir, il meurt. Telle est l'humaine destinée : ne plus rêver, c'est cesser d'exister ; ne plus espérer, c'est mourir.

» Le rêve le plus admirable que l'on puisse faire, ajouta notre rêveur, c'est sans contredit celui de l'apparition du dix-neuvième siècle, brillant de jeunesse et de santé, et se présentant de bonne grâce au combat contre un vieux siècle fatigué et couvert des infirmités

que lui ont léguées les dix-huit siècles qui l'ont précédé en se renversant sur lui. Ce vieux siècle disparaîtra avec ses doctrines surannées et son lourd bagage; il disparaîtra au milieu d'une confusion universelle, parce qu'un jeune séducteur commence toujours par avoir raison contre un vieux raisonneur, et finit souvent par avoir tort. Ceux qui dans ce moment sont assez malheureux pour gouverner le vieillard auraient dû déjà depuis long-temps, par de prudentes et successives concessions, se mettre en harmonie avec la raison nouvelle qu'apporte le jeune siècle. Ils devraient sentir qu'une moitié du monde, en s'émancipant et se donnant une administration d'un genre nouveau, fait nécessairement perdre son équilibre à l'autre moitié. Mais une telle prévoyance n'est pas à la portée des cabinets : un sage demeure tou-

jours sage s'il vit seul; une réunion de sages est toujours un peu folle.

» Voisin, voisin, continua notre rêveur, je le vois apparaître comme une comète menaçante ce siècle gigantesque portant la foudre et des doctrines nouvelles dans son sein, et provoquer au combat le vieux siècle qui s'arme pour le maintien de ses priviléges. Alors, malheur! malheur! Je vois les antres du nord vomir sur notre belle patrie leurs sauvages populations, nos monumens détruits, nos colonnes et nos palais tombant sous le marteau des barbares, et le cosaque fumant tranquillement sa pipe sur des ruines sanglantes. Malheur! malheur! J'entends la clarinette guerrière résonner dans le camp des Tartares, et nos rives effrayées ne redire qu'en tremblant des chants que les échos du Caucase étaient accoutumés à répéter. Malheur! mal-

heur ! Je vois les hommes du vieux siècle et les hommes du siècle nouveau succomber ensemble, et ceux qui survivent résister aux douces lois de la nature dans la crainte de peupler des tombeaux. Malheur ! malheur !

» Mais, après de longues adversités, les vainqueurs s'humanisent et les vaincus se rassurent. Les barbares éprouvent dans un pays nouveau les séductions d'un climat plus heureux, d'une vie plus douce, d'une autorité plus tempérée et d'une civilisation plus avancée. Alors, bonheur ! bonheur ! Quel mal vous avons-nous fait en nous donnant des lois nouvelles pour vous obliger à abandonner les lieux qui vous virent naître, et les familles auxquelles vous dûtes le jour ? Pourquoi répandre ici notre sang et prodiguer le vôtre ? Pourquoi vous battez-vous?... et pour qui ? Bonheur ! bonheur ! les vainqueurs

s'imprègnent peu à peu des doctrines qu'ils étaient venus pour combattre, les haines s'amortissent, les défections se multiplient, et les souverains, accourus au secours de la vieille cause, commencent à comprendre qu'ils ont épuisé vainement leur propre patrie pour en détruire une autre, et qu'il est impossible de forcer une nation entière à renoncer à des lois qu'elle a voulu se donner, et à reprendre celles dont des besoins nouveaux l'obligent à ne plus vouloir. La civilisation nouvelle vient, après de longues adversités, s'établir plus brillante sur les débris d'une génération entière sacrifiée à l'aveuglement des cours. Bonheur! bonheur!

» Mais pourquoi faut-il que le pouvoir, dérobant son bandeau à la fortune, ne cède jamais qu'à la nécessité? Pourquoi faut-il que le principe du bien ne sorte jamais que de l'excès des maux?

A quoi sert d'armer des milliers de régimens contre deux ou trois idées? Le christianisme lui-même a éprouvé ce triste sort. Il fut soumis aux épreuves les plus cruelles et aux persécutions les plus atroces. Plusieurs empires, s'affaissant sur eux-mêmes, saluèrent en tombant l'apparition du culte qui devait civiliser le monde. La terre entière en armes n'a pu ébranler aucun de ses dogmes; n'y a-t-il donc pas eu assez de sang répandu, et quel sacrifice faudra-t-il que l'espèce humaine fasse encore pour rétablir l'église dans sa pureté et son indépendance primitive? Il n'a pas moins fallu que la longue et triste folie des croisades pour répandre en Europe quelques principes de civilisation; faudra-t-il que le monde se croise de nouveau pour la développer tout entière? A quoi sert la force aveugle contre quelques principes quand ils

ont pénétré les masses, et que font des armées de barbares, si ce n'est de leur donner, par la violence, une force et une énergie nouvelles. Qu'est-ce qu'ont jamais produit les interventions militaires dans les débats publics, si ce n'est d'enraciner plus profondément les doctrines qu'elles venaient pour détruire? L'Angleterre le sait et s'en souvient. Les hostilités ouvertes ou cachées du grand roi fortifièrent chez elle les libertés publiques, et contribuèrent à établir cet équilibre entre les pouvoirs publics qui est aujourd'hui le flambeau du monde. Ainsi l'a voulu le suprême ordonnateur des choses.

» Fidèle au principe par lequel il fait sortir la vie de la destruction, il a doté chaque individu de cet amour de soi-même qui le fait veiller à sa conservation; mais il a donné à l'espèce, réunie en masse, cet esprit de vertige et d'er-

reur qui ne lui laisse l'espérance de quelque bien qu'après avoir traversé de grands maux. Les générations humaines s'entassent comme les feuilles des arbres, et sur leurs couches accumulées par les révolutions et par les tempêtes, une civilisation nouvelle s'établit, et des forêts majestueuses s'élèvent. Nous comprenons mal ces mystères. La Genèse ne veut pas qu'on explique Dieu; mais l'histoire nous apprend à expliquer les hommes. Jetés sur la terre comme des taupes, nous formons, à force de peines et de tâtonnemens, de longues galeries; et quand nous sommes au bout, nous tombons dans les piéges du taupier; et d'autres taupes, aveugles comme nous, refusent de nous enterrer. Il y a trente ans, il y avait une grande émulation à se défroquer, aujourd'hui il y a une sorte de frénésie à s'encapuchonner.

Toujours folies sur folies, ruses contre ruses, emportemens iniques et repentirs équivoques, longues adversités et courts instans de bonheur. Voilà l'histoire; mais, en attendant, le nouveau siècle s'avance, et on ne fait rien de ce qui serait nécessaire pour le désarmer. Les courtisans du vieux siècle prévoyant sa déroute, cherchent à en tirer parti dans son heure extrême, et ils se traînent à sa suite comme les fricoteurs derrière les armées vaincues. Voisin, voisin, en attendant le dénouement de ce grand drame, il est prudent de dormir; mais n'oublions pas qu'il est quelquefois dangereux de rêver. »

CHAPITRE VI.

Les Plaisirs d'un grand Seigneur à la campagne.

Dans cette longue galerie de tableaux qui s'offrent au yeux des voyageurs parcourant les vallées suisses, il n'y avait pas de paysage plus enchanteur que celui que l'on voyait autrefois dans l'Engadine, et qui portait le nom de Mayen-Feld. Plusieurs ruisseaux descendant des glaciers après avoir abreuvé des prairies émaillées de fleurs, et serpenté autour de petites habitations pastorales, se réunissaient au pied de la montagne et y formaient une rivière. Des fabriques suspendues sur des abîmes, des rochers, dont les flancs tapissés de mousses et de lychens, portaient leurs têtes noircies jusque dans les

nuages; plus bas, des troupeaux, de petites cultures, du mouvement et de la vie, tout cela composait un paysage séduisant par sa négligence même, et qui plaisait d'autant plus que la nature en le créant n'avait pas songé à plaire.

M. le comte de Gorouski-o-Patazhoff, Tartare de race, Russe de nation, Français par fantaisie, et cosmopolite par goût, faisant son tour en Suisse, s'éprit d'une belle passion pour ce site champêtre. Montagnes et vallons, glaciers, cascades et rivières, fabriques et chalets, il acheta la contrée tout entière dans le dessein de l'arranger à sa guise sur un nouveau plan, et de venir tous les étés dans ce paysage ainsi retourné faire de la sauvagerie en talons rouges. Monsieur le comte de*** avait 10,000 francs à dépenser par jour; avec de tels moyens on se fait aimer partout, mais on est sûr d'être adoré en Suisse.

M. le comte, de retour à Pétersbourg, mande son architecte, place sous ses yeux le plan actuel des lieux, le dessin au crayon des merveilles de l'art qu'il veut substituer à ces beautés grossières, met à sa disposition des fonds considérables sur Bâle, Zurich et Genève, et sous ses ordres une colonie entière, composée d'anabaptistes, de serfs, de Tartares, et il expédie tout ce monde-là pour la Suisse. L'ordre formel était de pousser rapidement les travaux et de ne se laisser arrêter par aucun obstacle. Monseigneur aurait voulu qu'on eût refait la montagne en vingt-quatre heures.

L'architecte, aidé de toute sa colonie, alla le plus vite et le mieux qu'il put; mais la fonte des neiges et le débordement des torrens suspendirent les travaux pendant quelque temps. M. le comte séchait d'impatience, et dans un accès de celles qu'il éprouvait, il

écrivit de Pétersbourg à son architecte la lettre suivante :

« Vos lenteurs, mon cher Monsieur, » me font horriblement souffrir. Un » rien vous arrête. Cette vilaine pointe » de rocher placée au milieu de mon » paysage, et qui porte sa tête jusqu'aux » nues, devrait depuis long-temps avoir » changé de place, ou du moins avoir » été grâcieusement arrondie ou agréa- » blement bronzée. Je veux me prome- » ner en carrosse sur mon glacier, et » descendre par une pente insensible » jusque dans la zone torride, que je » vous ai commandé de creuser au fond » de la vallée, et où je veux placer un » village de Cafres. Vous savez, et le » plan vous l'indique, où j'ai résolu » d'établir une tribu de Lapons, une » horde d'Arabes, et une bourgade » chinoise. Une jolie petite Chine au » sein des Alpes sera d'un effet piquant,

» Je veux un nombre prodigieux de
» pagodes, de kiosques, de bosquets,
» de moulins à vent, dont les ailes doi-
» vent être garnies d'œufs d'autruches
» et de parasols bordés de sonnettes.
» Dans les lieux les plus déserts, je
» veux des ermitages, des abbayes en
» ruine, des ogives suspendues dans
» les airs, des pyramides, des pierres
» tumulaires, des tombeaux, de jolis
» cimetières ornés de saules pleureurs;
» de la mélancolie, beaucoup de mé-
» lancolie, elle est en ce moment à la
» mode, et cette capricieuse veut être
» prise sur le temps. Si, malgré tous vos
» soins, il reste encore dans mon paysage
» quelques pointes inaccessibles et qui
» aient mauvaise grâce, placez-y des eaux
» jaillissantes, un petit lac, s'il est pos-
» sible. Je serais flatté d'aller en bateau
» sur cette pointe. Mais surtout, Mon-
» sieur, mon cher Monsieur, occupez-

» vous de la chaumière qui doit être
» mon habitation personnelle ; employez pour sa construction tous vos
» soins et votre habileté. Qu'elle soit de
» ce goût simple qui s'allie si bien à la
» noblesse. Songez que l'été prochain
» l'Europe entière sera dans cette chaumière, et que vous y serez jugé. Et
» sur ce, mon cher Monsieur, je vous
» baise bien les mains. »

« *P. S.* Je vous recommande cette
» vilaine chaîne de collines qui borne
» insolemment ma vue du côté de
» l'ouest. Une telle impertinence ne
» doit pas être plus long-temps tolérée. »

La belle saison étant venue, M. le comte arrive de Pétersbourg en Suisse avec une suite nombreuse. Il travaille d'abord avec son architecte. Il fait achever les constructions commencées, corriger les parties défectueuses ; il parcourt tout le terrain,

jetant des ponts, ordonnant de nouveaux ermitages, un camp tartare ici, un temple de bramines par là. Monseigneur eût voulu placer le monde entier dans son domaine.

Lorsque le travail fut achevé, M. le comte fait publier dans les vingt-deux cantons qu'il fera tel jour l'inauguration de sa chaumière; qu'il y mariera une jeune vierge, qu'il y aura gala, bal, concert et spectacle pour la bonne compagnie; joutes, mâts de Cocagne et buffets pour la multitude; que les citoyens indigènes et messieurs les étrangers y seront accueillis avec distinction, et grâcieusement traités. Dans ce moment la Suisse était pleine de ces oisifs qui, après s'être ennuyés tout l'hiver dans les capitales de l'Europe, font leur tour durant l'été pour pouvoir dire qu'ils ont vu la Suisse.

Au jour fixé, et dès l'aube de ce

jour-là même, les gros bourdons des abbayes qui avaient conservé leurs clochers, les cloches des minarets et les cornets à bouquin des Suisses annoncèrent que la fête allait commencer. L'intendant de Monseigneur, en habit noir, l'épée au côté, chapeau sous le bras, assisté d'une suite de laquais en grande livrée, recevait à la porte avec beaucoup de politesse tous les arrivans, et il inscrivait sur sa liste leurs noms, titres et qualités, après quoi il leur faisait le mieux qu'il pouvait les honneurs du local.

Il était onze heures du matin; le jardin était déjà envahi par les étrangers, et Monseigneur dormait encore dans sa chaumière. M. le comte de Patazhoff offrait dans son caractère un mélange de goûts frivoles et d'idées grandioses, et dans ses manières ces

affectations calculées et cette politesse insolente qui est la pire de toutes les fatuités ; je veux dire la fatuité tartare. Sa conversation, en grande tenue, était ce que sont en peinture les tableaux de fantaisie appelés *pêle-mêle,* où les fleurs des champs sont confondues avec les fleurs de parterre dans des corbeilles, dont des nymphes entrelacées avec des satyres forment le tissu.

La chaumière dans laquelle il reposait paisiblement était soutenue par des mélèzes debout, revêtus de leurs écorces et fichés en terre ; et comme on avait creusé à la vrille toute cette charpente, des tiges d'églantier végétaient et croissaient secrètement dans l'intérieur de ces arbres, jusqu'à ce qu'elles trouvassent une ouverture pour se montrer : en sorte qu'on voyait des roses naturelles s'épanouir sur des écorces résineuses. Le toit était en chaume,

revêtu d'une mousse abondante et soyeuse, dans l'épaisseur de laquelle on avait caché des vases pleins de fleurs, en sorte qu'ils offraient l'image d'un parterre. La chambre à coucher de M. le comte était indiquée sur le toit par des carrés de coquelicots qui, en fleurissant sur sa tête, semblaient verser sur elle leurs influences bienfaisantes. L'intérieur de ce bâtiment était parqueté en racines d'ifs, en bois d'aulnes et de micocouillers, et lambrissé avec l'albâtre et la serpentine que l'on trouve dans le canton des Grisons. Les consoles, les tables, les chambranles étaient composés de carbonates de cuivre nommés *malachites*, venant des mines du Mont-Oural; de marbre *lumachelli*, venu de la mine de Bleyberg, en Carenthie, et de *lapis lazuli*, tiré des déserts de la Boukranie, et de la même mine qui avait fourni le

revêtement intérieur du palais élevé par la grande Catherine à Orloff. Le plafond de cette chaumière était revêtu d'une toile peinte par Horace Vernet. On avait commandé à ce grand peintre une fantaisie champêtre, et il composa sur les dimensions qu'on lui avait données une scène politique. On voyait sur cette toile une baleine qui s'élevait dans le nord comme une montagne au milieu des flots, jetant des torrens d'eau salée par les évents, suscitant des tempêtes, et menaçant d'ébranler les mers et d'engloutir la terre par les mouvemens de sa queue. On remarquait, d'un autre côté, un géant plein de force et de majesté, traînant à sa suite des millions de barbares, armés de cent manières diverses. Au centre, trois ou quatre pauvres petits peuples, resserrés dans deux presqu'îles, soulevaient leurs capuchons pour voir quel

serait le résultat de cette lutte gigantesque. Entonnant des cantiques, au lieu de chants de guerre, alignant des processions, au lieu de lever des régimens, et ne sachant s'ils seraient enveloppés par les fanons de la baleine, ou atteints par les bataillons du géant.

C'est dans cette chaumière, et sous cette toile, sur laquelle on pouvait deviner les futures destinées du monde, que notre seigneur tartare reposait mollement. Midi sonne, M. le comte se réveille, il appelle ses gens, et il fait avertir dans toutes les parties de son domaine qu'il y a réception chez lui, et qu'il va faire un grand lever. Il recommande qu'on annonce chaque personnage qui sera introduit auprès de lui avec les titres et les qualités qu'il a pris en arrivant, et que, quant à ceux qui avaient oublié d'en prendre, on donnât aux hommes à maigre toilette et

venus en chars-à-banc le titre de chevalier; aux hommes richement vêtus et à embonpoint volumineux le titre de baron; et que quant aux personnages arrivés en landeau ou en calèche, on ne leur marchandât pas le titre d'excellence.

La chaumière fut bientôt remplie de tous les survenans; et en même temps qu'on introduisait chaque étranger avec l'étiquette prescrite, les gens composant le grand service de Monseigneur s'emparent de sa personne, lui lavent les pieds, lui rognent les ongles, le rasent, versent sur ses jointures des huiles odoriférantes, lui parfument la bouche avec des pastilles, les cheveux avec des essences; chacun d'entre ses serviteurs s'emparant de l'organe auquel il est particulièrement attaché, comme à un département dont il sait tous les détails. Mais Monseigneur

échappe fréquemment à leurs soins et à leurs empressemens. Il court en peignoir, en caleçon et en pantoufles d'une extrémité de l'appartement à l'autre; cause familièrement avec chacun des personnages introduits, leur parlant dans leurs langues, adressant à chacun le mot propre, disant de ces riens qui ont tant de prix lorsqu'ils sortent d'une bouche parfumée et qu'ils vont frapper des oreilles à lobes alongés; se confondant, à chaque trait d'impertinence, en excuses, en protestations de respect, demandant pardon pour un durillon échappé à la vigilance de M. Tobias *, qui attaquait dans ce moment même avec une extrême insolence le premier de ses orteils. Puis, se tournant brusquement vers un gar-

* Célèbre pédicure demeurant à Paris, rue Sainte-Avoie, n° 44.

çon herboriste de Paris, pourvu d'une large bedaine, et qui était venu acheter des simples en Suisse, et qui se trouvait dans l'appartement au milieu d'un groupe de Français: « Monsieur le baron, lui dit-il, que fait-on au pavillon de Flore? Comment se portent vos excellens princes? Une estaffette qui m'est arrivée de Paris m'apprend qu'on ne fera pas cette année de voyage à Fontainebleau. On tuera des perdrix à Rambouillet, on chassera le sanglier à Compiègne, et on reviendra à Saint-Cloud s'endormir dans un éternel loto. J'apprends par la même estaffette que la belle comtesse est tout-à-fait désappointée; elle ne sera point duchesse. Lorsqu'on a si long-temps joui des délices du canapé, on aurait cependant quelques droits aux honneurs du grand tabouret. Mais, à propos, que fait le Taillerand? Ce géant du congrès de

Vienne sympathise mal avec les nains de la rue de Rivoli. Il est certainement le personnage le plus éminent et le moins influent de l'époque. Il est remarquable que tous les gouvernemens qui se sont succédé depuis trente ans l'ont congédié la veille du jour où ils devaient s'engager dans de folles entreprises. Il semble qu'on ne puisse faire de sottises avec lui. Taillerand connaît son siècle, sait son monde, commence toujours les affaires avec politesse et les termine en homme de bonne compagnie. On ne peut bien servir les petits que quand on tient les grands sous la main. Sans cette précaution, ils s'embusquent sur tous les points, vous harcèlent à toutes les issues, et vous forcent de rebrousser chemin. Mais dites-moi, je vous prie, messieurs les Français, où se porte aujourd'hui la foule ? Afflue-t-elle au Cir-

que-Olympique ou dans les salons de la rue de Rivoli ? Qui l'emporte du ministre ou de Franconi ? Les 3 pour 100 réussissent-ils à la Bourse ? L'ascension aura-t-elle lieu au rond-point ? Margate est-il sûr de son ballon, et le ministre de son parachute ? Comment vont les congrégations ? Il me semble qu'elles font beaucoup trop de progrès, et qu'elles se mettent en mouvement pour recommencer les danses du cimetière Saint-Médard. Messieurs les Français, vous êtes une nation charmante, mais les capuchons ne vous vont pas. Cela est pris à contre-sens. On pardonne chez vous un acte arbitraire ; mais on est inexorable pour une gaucherie, et j'ai vu il y a trente ans la Bastille tomber, non parce qu'elle était tyrannique, mais parce qu'elle était ridicule. »

Puis, s'adressant à un groupe d'An-

glais réunis dans la chaumière : « Milords et gentlemens, que dit-on de l'Irlande? De quelles farces divertira-t-on cette année le *good natured people?* John Bull s'ennuie, il lui faut du mouvement. Caning! Caning! Quel homme! Quelle large et puissante cervelle! Que d'aveuir il y a dans cette tête! Celle de Castlereagh était toute pleine du passé, c'est pour cela qu'il a fait tant de gaucheries. Un siècle, plusieurs siècles se sont écoulés depuis qu'il n'est plus.

» Les Amériques indépendantes, la Grèce s'armant de ses fers pour punir des maîtres insolens, la France soutenant avec dignité sous ses princes légitimes l'honneur de son drapeau, l'Espagne cramponnée sur le tronc sanglant des plus vieilles sottises, la maison de Bragance se préparant à faire un petit voyage dans la maison des champs

qu'elle possède au Brésil *, l'Autriche se promenant en Italie, la Prusse attendant, le Saint-Père excommuniant, et malgré tant d'efforts, la puissance matérielle obligée de reconnaître enfin la puissance intellectuelle, et de baisser son pavillon devant le sien. Et que peuvent en effet les remueurs de cabinets contre ceux qui remuent tant d'idées, ébranlent tant de fibres, éclairent tant de consciences, et parlent à tant d'intérêts, contre une moitié du monde qui donne à l'autre de si grands exemples? Le silence s'est enfui avec la servitude dans les steps de la Haute-Asie; l'Europe est aujourd'hui pleine d'échos, et il y a nécessité de s'accommoder avec le nouvel ordre de choses. On discute de toute part et avec trop de vivacité sur la Sainte-Alliance. Il

* Ceci a été écrit en 1824.

est certain que les trônes et les familles régnantes n'y sont nullement intéressés. Toutes les nations européennes sentent aujourd'hui la nécessité de s'appuyer sur des trônes immuables, comme ces lutteurs qui ne sentent leurs forces que lorsqu'ils ont les pieds posés sur terre.

» Mais je m'aperçois, messieurs, que j'abuse des instans que vous voulez bien me donner; vous êtes venus pour assister à une fête champêtre, et je vous fais passer une revue politique. Je fuis les affaires, et le souvenir des affaires me poursuit. Je devrais être aujourd'hui à Saint-Cloud, à Schœnbrunn, au congrès, mais surtout à l'Escurial, aux pieds de la jeune souveraine qui m'honore de ses bontés, car ma maison n'est pas dépourvue de l'honneur de quelque alliance avec la maison régnante de Saxe. Le destin, plus fort

que les hommes et que les rois, dispose autrement de moi, et me retient ici pour quelques jours encore. Vous trouverez réunis dans le local aujourd'hui honoré de votre présence tous les climats, tous les peuples, tous les autels, tout ce que le souffle des dieux et le travail de l'homme ont pu créer et exécuter. La nature n'avait fait ici que du sublime; j'ai fait mieux qu'elle, j'ai créé du piquant, du varié, et à côté de magnifiques horreurs j'ai placé les merveilles des arts. Nous allons commencer notre tournée, si vous le trouvez bon, par des actions de grâces envers les dieux.

Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice.

» Allons nous prosterner au pied de mon Olympe; il est encore tout frais; et, comme les divinités qui l'habitent

ont fait hier une grande répétition, j'espère que vous ne serez pas trop mécontens d'elles. »

Nous sortîmes de l'appartement : on donna au comte son chapeau, sa canne, ses gants, une lorgnette, un flacon, une tabatière; on portait derrière lui une seconde canne, un autre chapeau, une redingote; et à sa suite venait encore un fourgon chargé de plusieurs autres objets de toilette. Nous nous rendîmes avec cet attirail au pied d'une colline chargée de diverses décorations, et sur le sommet de laquelle nous aperçûmes un Jupiter de fort bonne mine, faisant des agaceries à une grosse Junon qui s'en défendait avec une mollesse qui n'avait rien de bien céleste. Toutes les divinités étaient en ce moment-là en goguette.

Le dieu dont l'aile est légère,
Et dont la langue a des douceurs

descendit de l'Olympe, harangua M. le comte, et laissa son caducée entre les mains de celui de ses serviteurs qui était chargé du département des menus.

Les dieux et les déesses descendirent l'un après l'autre. Une Valaisane, conduisant par la main un poupart qui portait un arc et un flambeau, baisa tous les assistans sur les deux joues. Un Jupiter à moustaches rousses et à ventre rebondi mit sa foudre à nos pieds, et il en retira des pétards qu'il nous offrit et qui éclatèrent entre nos mains; après quoi il remonta avec beaucoup de dignité sur l'Olympe. Quand il y fut, M. le comte s'écria : « Jupiter, je suis content de toi; mais une autre fois dissimule le ventre, et coupe-toi

les moustaches! » Apollon et les Muses étaient, comme de raison, sur le Pinde. Au pied de ce mont escarpé était un marais peuplé de reptiles dont le bruit était monotone et fatigant. « Ce sont, dit M. le comte, des poètes de cour qui, n'ayant pu réussir à grimper sur le sommet, ont, après une chute malheureuse, été changés en grenouilles. »

Nous descendîmes dans une gorge étroite, bordée de rochers caverneux, dans l'intérieur desquels nous aperçûmes de la fumée et des flammes qui excitèrent notre curiosité. Pour y parvenir il fallait traverser une rivière qui roulait de fort mauvaise grâce des ondes noires et plaintives. Nous trouvâmes sur ce triste rivage trois belles femmes. L'une nous coupa une mèche de cheveux, l'autre nous présenta un

breuvage qui nous assoupit, et nous ne nous réveillâmes que lorsque nous entendîmes une voix semblable à celle de Dérivis qui nous criait : « Caron t'appelle ! » La barque arriva ; nous débarquâmes en un instant sur l'autre rive ; nous y trouvâmes un Pluton fort aimable et des diablesses charmantes ; chacune d'elles exhalait par la bouche, par le nez, par les oreilles, et par tous les organes que le ciel a départis aux diablesses comme aux mortelles, des bouffées d'hydrogène sulfuré. Proserpine s'approcha du comte, l'enveloppa avec des couleuvres de soie, et le pressa si vivement qu'il en était suffoqué. Lorsque M. le comte fut délivré, nous observâmes que sa figure conservait l'empreinte d'une multitude de baisers stygiens formant des cercles noirs, d'un diamètre égal à celui d'un sou de cloche.

Nous sortîmes de cet étouffoir, nous débouchâmes dans une forêt composée de myrtes et de peupliers ; nous y trouvâmes une foule de bienheureux ivres de l'ambroisie céleste et trébuchant sur leurs jambes, et une troupe de bienheureuses en corset et en jupon court, se promenant nonchalamment, cherchant à réveiller les endormis, et elles disaient en bâillant : « Ah ! qu'on s'ennuie ici * ! »

* Il est probable que le seigneur russe dont il est ici question avait assisté à la fête donnée dans un château situé aux environs de Paris pour l'anniversaire de la naissance de l'un des plus excellens et des plus magnifiques seigneurs de l'empire français. Le seigneur russe en a reproduit tous les détails dans son paysage suisse, en y ajoutant les accessoires que la nature des lieux comporte. Plus de six cents personnes qui assistèrent à la fête française qui fut donnée sous la direction de l'un de nos peintres les plus spirituels pourraient attester au besoin que les diverses scènes décrites dans cette relation ne sont nullement exagérées, quoiqu'elles semblent appartenir à la féerie.

En débouchant des Champs-Élysées, nous trouvâmes un escadron de baudets magnifiquement harnachés; selles à l'anglaise, brides en cuir de Russie, housses en maroquin de l'Orient, caparaçons andalous, rien ne manquait à leur toilette; ces ânes étaient charmans. M. le comte chausse ses éperons, endosse un autre vêtement, et quand il fut sur sa bête: « Francs ânes de Montmartre, gentilles ânesses de Montmorency! » s'écria-t-il; et il se trouva tellement oppressé par le souvenir des promenades qu'il avait faites sur ces douces montures dans la forêt qui porte le nom du premier baron chrétien, qu'il ne put jamais achever sa phrase. Après une heure ou deux d'une marche égayée par tous les lazzis obligés dans de telles chevauchées, nous parvînmes au pied du glacier, et nous vîmes sortir de leurs huttes de petits

hommes et de petites femmes au teint blafard, aux cheveux de filasse, et aux yeux de perdrix qui nous haranguèrent en glapissant, après quoi ils rentrèrent dans leurs trous, laissant l'air infecté par l'odeur de l'huile de poisson.

Nous descendîmes jusqu'à mi-côte, et nous pénétrâmes dans une plaine fertile par la brèche d'une grande muraille, à l'extérieur de laquelle nous aperçûmes une horde de Tartares qui menaçait le pays d'une prochaine invasion; et dans l'intérieur une jolie bourgade ornée de kiosques, de pagodes, de jardins, de terrasses, dans lesquelles étaient assis sur leurs jambes, comme des tailleurs, une troupe de magots jouant au bilboquet, tandis que leurs femmes faisaient passer leurs nez carrés et dirigeaient leurs yeux ronds au travers des jalousies pour nous voir passer.

Un mandarin, vêtu d'une longue robe de soie, et accompagné d'un certain nombre de lettrés, vint nous haranguer en langue chinoise, et en même temps il nous invita à accepter chez lui un festin. Comme nous étions à jeun, nous acceptâmes de grand cœur, et nous nous disposions à franchir le seuil de sa porte et à nous mettre à table, lorsque son excellence chinoise nous représenta qu'elle nous portait trop de respect pour nous adresser une invitation si brusque; qu'elle devait auparavant nous écrire vingt-deux lettres, nous faire vingt-deux visites à quelques jours de distance l'une de l'autre; et que lorsqu'elle aurait ainsi rempli les formalités prescrites par le cérémonial chinois, elle espérait que nous lui ferions l'honneur qu'elle ambitionnait, et qui se trouvait ainsi ajourné jusqu'à l'année suivante; et sur ce il rentra chez lui et ferma sa porte en dedans.

Mais un Arabe qui était à notre suite ayant voulu escalader la terrasse de son jardin pour y prendre sa part d'un pilau qui avait fort bonne mine, le mandarin sortit avec ses gens, présenta à l'Arabe ses excuses les plus respectueuses, le fit saisir et lier, et lui fit administrer vingt-cinq coups d'étrivières avec une grâce et une politesse qui firent l'admiration de tous les assistans, le patient poussant un cri, et le mandarin tirant une révérence à chaque coup.

Nous descendîmes de nos montures. Monseigneur endossa un costume grec, et il exigea que nous fissions en quadriges notre entrée dans la ville de Minerve. Les archontes nous attendaient sous un portique décoré de rubans et de guirlandes. Une théorie de prêtres et de pontifes nous accompagna

processionnellement jusqu'au temple de la Vierge; on y officia ce jour-là en grande tenue. Athènes était alors dans sa plus brillante époque. On nous présenta successivement Socrate, Alcibiade, Périclès, et nous trouvâmes Aspasie auprès du trépied des Grâces. Nous visitâmes l'Odéon et l'édifice qu'on nomme Lanterne de Diogène. Lorsque le cynique aperçut M. le comte, il souffla la bougie de la sienne. Nous allâmes bâiller dans les jardins d'Acadème; nous mortifier au Portique, nous rafraîchir sur la Tour des Vents; après quoi nous montâmes par les Propylés jusqu'à la citadelle, du haut de laquelle nous aperçûmes un étang que l'on nous dit être la mer Égée. Nous nous embarquâmes au Pyrée, et nous prîmes terre dans un désert où était campée une tribu de Bédoins. Nous nous disposions à aller leur demander des vivres et

l'hospitalité, lorsqu'un escadron de Maures fit irruption sur les logemens et les tables qu'on nous préparait, et nous força à rebrousser chemin.

Après maintes et maintes courses, toujours à jeun (notez bien ce point-ci), nous arrivâmes vers un village suisse; c'était bien le moins qu'on pût trouver quelques traces helvétiques dans l'un des vingt-deux cantons. Ce jour-là il y avait foire dans le village; buffets, màts de Cocagne, jeux de bague et loterie de comestibles. Des flots de vin coulaient dans un ruisseau au milieu de la foire; nous y courûmes, et nous trouvâmes que ce vin n'était que de l'eau rougie avec du bois d'Inde. La rivière de lait qui coulait d'un autre côté n'était autre chose que de l'eau de chaux, et le ruisseau de miel qui tombait à grands flots

du haut des ruches était composé d'une eau épaissie avec de la résine et teinte avec de l'ocre ; nous aperçûmes au sommet du mât de Cocagne des chapons et des dindes rôtis qui avaient fort bonne mine, mais ils étaient inaccessibles pour nous. Nous tirâmes plusieurs fois à la roue de fortune ; nous y fûmes malheureux, et nous n'en retirâmes que des billets noirs. Nous nous décidâmes à monter sur des chevaux de bois pour enfiler à la bague quelques volailles ou cervelas ; mais le garçon du manége retirait les vivres au moment où nous les touchions avec nos baguettes. Il semblait que M. le comte eût d'avance disposé les choses pour nous désespérer et nous faire mourir de faim. Nous nous répandîmes alors pêle-mêle avec tous les gens de la foire; mais nous y fûmes assaillis par des ruades, par des coups de pied et de corne, et

par l'irruption spontanée d'un troupeau de moutons qui avaient la fureur de passer entre nos jambes pour nous culbuter.

» Lorsque la foire fut finie, M. le comte appela son intendant auprès de lui. « Monsieur Lucas, lui dit-il, combien y a-t-il de mâchoires brisées, de bras et de jambes fracassés dans cette fête? —Un seul Lapon, répondit M. Lucas, en dégringolant du mât de Cocagne, s'est cassé le cou, et un Chinois a eu trois côtes enfoncées dans le mouvement qui a eu lieu lors de l'ouverture des buffets. — C'est bien peu pour un si grand jour! » s'écria M. le comte.

En sortant de la foire, nous nous acheminâmes vers l'Ile-d'Amour (et notez en passant que vous ne pouvez vous dispenser d'avoir dans votre jar-

din paysagiste une île d'amour à rivages escarpés; que si votre île a des hâvres commodes et une langue de terre qui communique avec le continent, appelez-la franchement presqu'île d'Hymen).

Huit cygnes, attelés à un bateau qui avait la forme d'un char, nous aidèrent à traverser l'eau. Une volée de colombes nous servit de guide. Nous trouvâmes l'île embaumée des parfums les plus suaves. On n'y voyait pas un arbrisseau sans nids de tourterelles, et pas un bosquet sans un couple de pigeons ramiers. Les étourneaux et les lavandières, les hochequeues et les bergeronnettes y prenaient leurs ébats en toute liberté. Les génisses elles-mêmes y étaient sentimentales, les taureaux exhalaient des plaintes galantes, et les bœufs, tout bœufs qu'ils sont, n'y étaient pas sans amour.

Au centre de l'île s'élevait sur des colonnes d'albâtre le temple d'Hymen. Il était ouvert de tous côtés, et offrait une coupole sur laquelle on voyait les divinités en goguette. Les corniches qui la soutenaient étaient garnies de bas-reliefs qui représentaient de petits amours, les uns montés sur des sauterelles, les autres traînés dans des chars attelés de papillons ; d'autres naviguaient dans de petites coquilles remplies de mollusques dont ils cachaient les cornes avec leurs ailes; en sorte que la terre, les airs et les eaux étaient remplis des désordres que produisaient sur leur passage ces petits libertins.

Au milieu du temple s'élevait un autel rustique, sur lequel brûlait le feu sacré dont un couple de colombes avec le battement de leurs ailes entretenait l'éclat et la vivacité. Au pied de l'autel était un jeune enfant au regard malin,

tenant entre ses mains un flambeau ardent, et à côté de lui un adolescent à la figure niaise, à la tournure molle et flasque, portant une bougie dont la pâle clarté semblait devoir à chaque instant s'éteindre. A la droite du temple était une chaumière décorée de guirlandes, de laquelle nous vîmes sortir à un signal donné une vierge couverte d'un long voile, soutenue par sa nourrice, et accompagnée par ses paranymphes. Une tente arabe était placée sur le côté opposé, et nous vîmes sortir et s'élancer comme un éclair un jeune homme qui enleva la vierge et la porta au pied de l'autel. Elle y arriva éplorée et mourante. On lui fit respirer une essence conservée dans le temple à l'usage des vierges qui viennent y remplir les formalités prescrites lorsqu'elles veulent cesser de l'être régulièrement. Durant la cérémonie, un chœur de jeunes

filles entonna un chant qui a le tort de ne pas être grec, mais auquel on ne peut reprocher que celui-là.

Calma ti vezzosa, ninfa,
Tu sarai la sposa del tuo bene.

Quand les sermens eurent été prononcés sous les auspices des deux petits garçons, et qu'on eut chanté la cavatine suivante :

Che gusto, che contento
Di veder due cari sposi
Sentire, sentire
Il primo amore,

l'épouse, toujours vierge, se déroba aux embrassemens du mameluck; elle s'enfuyait à toutes jambes, lorsqu'elle rencontra une demi-douzaine de petits enfans qui l'arrêtèrent en lui disant : « Maman, pourquoi fuis-tu? le mameluck sera notre bon père. »

Après la célébration de ce mariage, M. le comte nous annonça que nous allions nous livrer au divertissement de la pêche. A l'instant même changement de décoration; nous endossâmes

Sarreau de poil de chèvre
Et ceinture de joncs marins.

Nous arrivâmes dans cet équipage sur les rivages d'un grand étang. Lorsque nous y fûmes établis, un jeune écolier de Château-Thierry, à qui on donnait par ordre supérieur le titre de vicomte, chanta les vers suivans :

Citoyens de cette onde,
Laissez votre naïade en sa grotte profonde:
Venez voir un objet mille fois plus charmant.
. . . .
Vous serez traités doucement;
On n'en veut pas à votre vie.
Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal;
Et quand à quelques-uns l'appât serait fatal,
Mourir des mains du comte est un sort qu'on envie.

Mais le sénéchal répliqua :

Il y faut une autre manière :
La puissance fait tout.

En conséquence, filets, haliers, tremaillers, lignes flottantes et dormantes, d'entrer en jeu; mais on ne réussissait pas à prendre le plus petit goujon. On présenta à M. le comte un épervier, on lui conseilla de le jeter dans des roseaux qui formaient une touffe au milieu des eaux. Il le jeta avec beaucoup de force et de dextérité; et lorsqu'il le ramena à lui, il trouva dans les mailles du filet un joli petit Chinois tout vivant, plongeur de son métier, portant sur sa tête un diadème de coquilles fluviatiles, une anguille pour collier, une écrevisse attachée à chacun de ses orteils, et deux grenouilles vivantes pendant comme des améthystes à se

deux oreilles. « Ceci a été arrangé d'avance, s'écria le comte. — Jetez un second coup, lui répondit-on, et vous trouverez quelque chose de plus fort encore. » L'épervier jeté de nouveau, amena un turbot. « Oh! pour celui-ci, répliqua le pêcheur, il n'a pas le sens commun. — Dans un si beau jour, et pour un si grand seigneur, les enfans d'Amphytrite se réunissent aux naïades, » s'écria un professeur de sixième du collége de Lucerne, qu'on appelait impitoyablement Monsieur le baron.

Le son des cors, le cri des piqueurs, le hennissement des chevaux et tout le vacarme d'une grande meute, nous annoncèrent que nous allions entrer en chasse. A l'instant, nouveau changement de décoration. Tous les pêcheurs devinrent autant de Méléagres. Nous débu-

tâmes par des chiens de plaine. Des couples de bassets se traînant sur le ventre avec leurs jambes torses, quêtant et flairant dans toutes les broussailles, s'emparèrent d'un taillis. Mais leurs recherches furent superflues. Il nous sortit de dessous les jambes une telle quantité de lièvres et de lapins, qu'on les aurait cru réunis en congrès pour mettre fin à leurs antiques débats, et contracter entre eux une sainte-alliance. Nous fûmes obligés de les faire partir à coups de pied et de crosse, tant ils étaient familiers; et lorsque l'un d'entre eux apercevait la carabine dirigée sur lui, il s'asseyait sur ses pates de derrière, passait celles de devant sur ses moustaches, et semblait nous inviter à lui faire l'honneur de le tirer. Il en fut de même des perdrix, qu'on avait élevées dans des volières. Elles planaient sur nos têtes comme des

alouettes pour nous procurer le plaisir de les tirer au coup du roi.

Fatigué d'un plaisir si facile, M. le comte demanda les chiens à courre. On fit le bois, et les limiers eurent bientôt éventé un ours qui vint poliment à notre rencontre, et se mit à danser sur un bâton, comme il avait coutume de le faire lorsque son cornac le promenait dans les villages suisses. Néanmoins, la dignité de Monseigneur eût été compromise si on ne lui eût pas offert la pate de l'innocente bête. Pour présenter cette pate, il fallait la couper; l'ours ne se le fit pas dire deux fois; il la céda, et il s'en alla comme il put sur les trois autres qui lui restaient, jusqu'au moment où Monseigneur lui ferait l'honneur de l'appeler pour faire les frais d'une curée chaude au flambeau. Véritable plaisir de prince!...

On lâcha ensuite dans les airs un faucon privé; et comme il ne se pressait nullement de chasser et de descendre, on le tira par une ficelle, et ce fut par ce moyen qu'on le détermina à faire une descente fort maladroite sur une pauvre poule couveuse qui se dégagea de ses serres toute meurtrie. M. le comte, mécontent de son grand fauconnier, dit tout haut: « Je casserais volontiers ma fauconnerie si un grand seigneur pouvait vivre décemment dans ses terres sans le grand et sans le petit vols.

Nous nous embarquâmes sur une rivière toute neuve. Le mobilier en était si frais et les rives si bien peignées, qu'on s'apercevait au premier coup-d'œil que tout cela sortait des mains du fabricant. La flotille chargée de nous

recevoir à son bord était ornée de festons et de banderolles, et les flammes se jouant au haut des mâts, développaient dans les airs les couleurs les plus variées et les plus brillantes. M. le comte monta sur le bateau amiral, plaça son chef d'escadre au gouvernail, ses officiers de bord aux écoutilles, ses pages dans les vergues, et vint lui-même, armé du trident redoutable, se placer comme un autre Neptune sur le gaillard d'avant. Une brise favorable enfla les voiles, la flotille mit dehors au bruit d'un corps de musique nombreux, et elle suivit respectueusement le bateau amiral.

En serrant l'une des côtes de cette rivière nous aperçûmes une tribu de sauvages dont le plus grand nombre était prosterné devant un grand serpent, tandis que d'autres interrogeaient avec inquiétude le murmure des fon-

taines et les bruits qui sortaient des arbres caverneux. Plusieurs de ces sauvages se mirent à l'eau, abordèrent l'amiral, et offrirent à ses adorations un scorpion qu'ils avaient divinisé, et plusieurs *grisgris* dont ils lui demandèrent l'explication.

Un peu plus bas, nous vîmes une société de bergers gardant leurs troupeaux, couchés nonchalamment sur l'herbe, observant le soleil, et chantant des hymnes en l'honneur du père du jour. Ils avaient donné aux diverses constellations dans lesquelles cet astre suit son cours annuel le nom des animaux domestiques qu'ils gardaient dans leurs pâturages. Nous remarquâmes que ces idolâtres avaient des mœurs fort douces; qu'ils ne disputaient jamais entre eux, parce qu'ils n'avaient pas de sacerdoce.

Nous filâmes quelques nœuds, et nous

trouvâmes un peu plus loin une colonie issue de cette dernière peuplade, et qui, par suite d'une étrange méprise, adorait les animaux mêmes qui étaient chez leurs voisins l'emblème de la puissance solaire. Ils avaient oublié l'objet principal du culte; ils ne se souvenaient que de ses signes, en sorte qu'ils étaient continuellement à genoux devant des dieux à quatre pieds ou des divinités à mille pates. Malgré toute l'absurdité d'un tel système, ils usaient entre eux de beaucoup de tolérance, et laissaient paisiblement jouir de toutes leurs libertés d'autres sauvages qui dans la forêt voisine adoraient le gui de chêne.

En descendant toujours la rivière, nous prîmes terre sur une côte où les hommes vivaient en frères et consommaient sur des tables communes de frugales agapes. Ils ne se prosternaient pas devant les bêtes; ils n'interrogaient

pas des êtres muets et insensibles, ils adoraient le vrai Dieu, le Dieu unique et auteur de toutes choses. « Une étoile s'est levée dans l'Orient, nous dit l'un d'eux, les prophéties sont accomplies; le libérateur a paru sur la terre, et sa parole a rempli et fécondé le monde. Adorez notre souverain Seigneur et maître. » Nous nous inclinâmes avec respect lorsqu'on nous présenta le signe religieux admis par toutes les communions chrétiennes.

Nous nous embarquâmes de nouveau; nous suivîmes le cours de la rivière, et nous observâmes sur une plage un peu éloignée de la première que les frères qui s'y étaient transplantés oubliant tout-à-fait leur première patrie, se querellaient perpétuellement entre eux, et que, s'étant établis sur les deux rivages, ils se lançaient d'une rive à l'autre des flèches dont plusieurs atteignirent nos

mâts et notre voilure. Plus nous avancions, et plus leur animosité et leur fureur augmentaient. Ce qui nous surprit beaucoup, ce fut d'observer que les partis ennemis invoquaient le même Dieu et se battaient entre eux sous le même drapeau.

Quelques misérables, intéressés à propager ces horribles querelles pour se donner du crédit et de l'importance, éternisaient la guerre chez ces peuples par de vaines subtilités. Après avoir lâché quelques bordées sur ces pieux effrénés, nous gagnâmes le large, et nous arrivâmes dans une île située à l'embouchure de la rivière. Les partis, lassés de se battre, et honteux de s'être battus si long-temps, pour d'incompréhensibles mystères, avaient fini par s'entendre et se réunir dans cette île. Ils avaient pris le sage parti de recourir à la source primitive de leur culte,

et ils en avaient écarté tout ce que l'ambition et l'ignorance avaient pu y ajouter. Après avoir soumis leur intelligence à des traditions révérées, ils avaient triomphé de toutes leurs passions, et particulièrement de celles qui sont les plus turbulentes et les plus furieuses, je veux dire les passions religieuses. Le temple qu'ils avaient élevé à la religion chrétienne était ouvert de toutes parts. On n'en écartait que ceux qui disaient : « Vous avez tort, nous seuls avons raison. »

Ici se termina notre voyage.

M. le comte avait auprès de lui, et à son service, un de ces Italiens officieux que l'on nomme à Rome *signor abbate*, à Gènes *cavaliere servante*, et que l'on rencontre dans toutes les capitales de l'Europe auprès des grands seigneurs, qui les placent entre le sa-

lon et l'office, afin qu'ils se rendent agréables dans l'un et utiles dans l'autre. Le personnage dont il s'agit était un Bergamasque fort supérieur par son esprit et par ses connaissances à l'espèce à laquelle il appartenait. Il était membre de presque toutes les académies de l'Italie, des moscatelli de Florence, des battigluoli de Pise, des saltarelli de Plaisance, des cicaleri de Monte-Fiascone, des scarafaggi de Pignerol, *delle vespe di Roma,* et il comptait encore parmi les dotti de Bologne depuis qu'il avait publié un traité profond sur les mouches. Il avait étudié les instincts et les mœurs de toutes les familles bourdonnantes, leurs métamorphoses dans les divers âges de leur vie, leurs appétits, leurs façons de se reproduire; et lorsqu'il eut épuisé la matière sous les rapports anatomiques et physiologiques, comme il était grand

musicien, il s'appliqua à connaître et même à noter les diverses bruits, fredonnemens et sifflemens que font entendre les diverses espèces; et jaloux, comme le sont tous les naturalistes, de créer une nomenclature qui lui fût particulière, il les divisa en haute-contre, ténors, tailles et basses-tailles.

Comme il avait observé dans la ville des Césars des pièces d'artillerie traînées par des puces, et les descendans des Scipion et des Paul-Émile en admiration devant ces insectes, il pensa que la perfectibilité de ces petits animaux était indéfinie dans le chant comme dans la gymnastique, et il se livrait tout entier au perfectionnement de leur organe vocal pour y puiser de nouveaux motifs d'harmonie.

Le Bergamasque avait choisi le lieu le plus retiré du domaine de M. le comte, et il avait consacré à chaque

famille bourdonnante un bosquet, ou, si l'on veut, un orchestre particulier. Il y portait tous les matins les mets les plus assortis à leurs appétits, et les appâts les plus convenables au développement de leur voix. Il prétendait que chaque espèce porte dans son organe vocal un rhythme, une mélopée particulière qui répond à un besoin de l'ame, qui inspire telle affection, fait naître tel ou tel sentiment, et nous invite par la puissance secrète qu'elle exerce sur nous à les manifester par des chants. C'est ainsi qu'il avait dérobé aux Muses leur antique héritage pour en doter quelques familles de mouches.

Pour nous démontrer jusqu'à quel point de perfection il avait porté cet enseignement singulier, il nous conduisit dans son observatoire, et il termina son cours d'harmonie zoologique dans un bosquet où tous les insectes,

confondus, exécutèrent un *tutti* extrêmement bruyant. On entendait parmi les concertans la mouche vibrante, la mouche bombardière, la météorique, la géante, la méridienne, la carnassière, la mouche taureau-volant, et il profita de cette occasion pour se livrer à une improvisation flatteuse en faveur de M. le comte comparant la douceur de ses mœurs au miel de l'abeille, le piquant de son esprit à l'aiguillon de la guêpe, la dignité de son caractère au bourdonnement mélodieux du taureau-volant; mais se sentant assailli et piqué de toutes parts, il sortit de ce conservatoire tout suant et la figure ensanglantée, en disant : « Phébus a beaucoup vieilli, les Muses ont perdu leur empire : favoris des Neuf Sœurs, accourez à l'école des mouches! »

M. le comte avait encore à sa suite un jeune savant chargé de la direction de son cabinet d'histoire naturelle ; un de ces hommes qui n'ont que du talent, de la science et de la vertu, et qui sont ordinairement traités chez les grands seigneurs comme gens sans conséquence. Le jeune homme dont il s'agit était élève du célèbre professeur Virey, celui de tous nos écrivains qui, depuis Buffon, a écrit avec le plus de charme, de dignité et de savoir sur l'histoire naturelle. Le mauvais état de sa fortune avait obligé le jeune élève à accepter ce désagréable emploi auprès du comte ; celui-ci l'invita à nous montrer un échantillon de son savoir-faire ; il s'en défendit longtemps ; mais la pensée qu'il était aux gages de Monseigneur vainquit sa répugnance, et le détermina à déférer aux désirs du comte.

Il nous introduisit dans un cirque où il avait arrangé toutes les parties de la matière animée dans un ordre circulaire et comme la nature les a disposées elle-même, en commençant par les mammifères à squelette articulé, descendant ensuite aux animaux à sang froid ayant des branchies au lieu de poumons; puis aux invertébrés, aux mollusques qui changent l'eau en pierre et la pierre en maison d'habitation sous la forme de coquille, de test ou de carapace; aux insectes sans ailes ou ayant plusieurs ailes; puis aux êtres glaireux ou filamenteux, n'ayant d'autre organe qu'un canal intestinal divisé en ganglions dont chacun a une vitalité propre, quoique tous puissent être réunis dans une sorte de vie commune, tels que les hydres et les polypes. De là il passa par une transition presque insensible aux mimoses, qui paraissent aussi ani-

maux que les animaux mêmes, puisque ces plantes sentent, se meuvent, se nourrissent et se reproduisent; et il s'éleva successivement jusqu'au sommet de la vie végétale où se trouvent les arbres à suc résineux qui semblent répondre dans le règne végétal à ce que sont les animaux à sang rouge et chaud dans le règne animal; et il descendit par une pente toujours insensible jusqu'aux acotylédons, aux moisissures, qui, au premier coup-d'œil, semblent n'être autre chose qu'une sécrétion de la terre, ou une transsudation de la pierre; et il trouva sur cette limite le sommet du règne minéral, les bissolites de Saussure, les choux minéraux de Tournefort, les végétations minérales qui, allant en se dégradant toujours, nous conduisirent jusqu'aux roches primordiales, jusqu'à la matière brute qui est douée d'une vie latente

qui ne doit se développer que lorsque de nouveaux moules, de nouveaux principes s'en empareront; et c'est ainsi qu'on voyait dans ce cirque la matière s'animaliser, se végétaliser, se minéraliser, se décomposer, pour s'animer de nouveau dans un cercle qui n'avait ni commencement ni fin, comme l'Être universel dont il est l'ouvrage.

Au centre de ce cercle était une statue colossale dont la figure était voilée, mais dont on voyait le bras étincelant qui semblait répandre dans cette enceinte le mouvement et la vie. Sur le socle de cette statue on lisait cette inscription : *Au Dieu inconnu.*

» Telle était la circonférence que notre jeune naturaliste nous fit parcourir en nous en démontrant toutes les parties par des êtres vivant, volant, nageant, rampant, végétant ou se minéralisant dans une suite con-

tinue de loges, de parcs, de baraques, de cages, de filets, de volières, de viviers, de parterres, de bosquets, de mines et de rochers; nous démontrant avec clarté et précision les ordres, les familles, les genres et les espèces en dégageant la science du fatras des nomenclatures et du labyrinthe des synonymies.

Lorsque nous eûmes fait le tour entier, M. le comte s'adressant au jeune démonstrateur : « C'est bien! c'est fort bien! ceci est fort agréablement arrangé; j'aime fort vos bimanes et vos quadrimanes vos cercopythèques, vos félins, vos sauriens, vos mustelins, vos muriens, vos pachidermes, vos onguiculés, vos édentés et vos essorilles; mais je me soucie fort peu de vos glaireux, de vos gélatineux, de vos annelides, de vos ophydiens et de vos batraciens; et, à parler franchement, vous auriez

bien fait de ne placer ici que des singes. — Il n'y a déjà que trop de magots dans le monde, » répondit le jeune savant, en portant un œil fixe sur la figure du Tartare.

Cependant le soleil dorait de ses derniers rayons les hautes cimes des montagnes, et, à l'exception de quelques morceaux de pain-d'épice et de quelques verres de limonade que nous avions attrapés à la foire, nous étions encore à jeun. Nous nous acheminions avec rapidité vers la salle à manger, lorsque nous aperçûmes perché sur un roc un vieillard à barbe grise, qui semblait épier notre retour et nous attendre au passage. « Du pain! des vivres! » lui criâmes-nous de toutes nos forces. « Je vous demande pardon, nous répondit-il, je ne puis changer mon rôle; je

ne suis point l'être qui nourrit, je suis le Temps, qui dévore; » et il vint déposer aux pieds de Monseigneur sa faux et son sablier.

Un peu plus loin, nous vîmes sortir mystérieusement d'une grotte une nymphe voilée, vêtue d'une longue tunique, qui dit quelques mots à l'oreille du nouveau Numa, après quoi elle disparut. « *Se la verginella*, s'écria le » Bergamasque, *ha nel suo bisbiglio* » *consigliato alla S. S. di menarci à* » *pranzare*, *brava la ninfa*, *bravis-* » *sima.* — *Subito*, *subito*, répondit » le comte, *al suo commando;* » et en effet, peu de momens après nous entrâmes dans la salle à manger.

On y avait disposé une table de cent couverts, qui était presque entièrement couverte par un plateau garni d'un gazon naturel, dont plusieurs filets d'eau jaillissante entretenaient la verdure.

Ces eaux cristallines formaient des ruisselets qui, circulant au milieu de cette prairie, y formaient de petites îles, se réunissaient dans de petits lacs, ou serpentaient autour de quelques corbeilles de fleurs. De petits cygnes de cristal voguaient sur ces eaux, les poissons dorés de la Chine se jouaient dans les bassins, tandis qu'une multitude de papillons et d'insectes phosphoriques brillaient de tout leur éclat sur les touffes de verdure.

Jusque-là tout était simple, naturel et charmant; mais comme il fallait que l'esprit du Tartare perçât toujours l'épiderme russe, Monseigneur avait placé au centre de cette prairie son image très-ressemblante sous la forme d'Apollon travesti en berger, et conduisant un chœur de bergères; Monseigneur figurant en porcelaine de Saxe, et les bergères en terre cuite. Le coup-d'œil de

cette table était vraiment séduisant ; il ne manquait à ce repas que des vivres. Le plateau en occupait tellement la surface, qu'à peine restait-il sur ses bords un intervalle suffisant pour placer quelques maigres assiettes dans lesquelles on voyait des œufs de perdrix à la mouillette, des pates d'écrevisse aux champignons, des cuisses de grenouille à la poulette, des filets de mauviettes aux truffes, des ailerons de rouge-gorge à la purée, des crépinettes d'écureuil, des soufflés, des sautés, des émincés, des escalopés, des croquettes et des dariolles à la génoise, et le plat le plus substantiel consistait en quelques brochetées d'ortolans. Une douzaine de convives de bon appétit auraient avalé ce dîner en un instant, et nous étions cent convives affamés qui fûmes obligés de nous nourrir par le nez avec le parfum qu'exhalaient les cassolettes,

et par les oreilles avec le vacarme que firent successivement dans un orchestre voisin les Chinois en soufflant dans des bambous, les Lapons en entonnant des chants ossianiques, et les Suisses en exécutant avec des cornets à bouquin le ranz des vaches.

Assourdis par ce tintamarre, et l'estomac vide, les Anglais disaient entre leurs dents : « *No puddings, no rost-beaf, no rhum, no porter;* » les Italiens, « *No galline, no macaroni, no frittale, no sorbetti;* » et les Allemands, « Ni bœuf de Hambourg, ni jambon fumé, ni choux de Westphalie, ni vin de Hongrie. » Mais les Français leur répondaient ainsi tout bas : « Quand on a l'honneur de marcher sur des semelles de maroquin rouge, on doit mener une vie de sylphe; on ne mange pas, on suce; on ne boit pas, on s'humecte les lèvres, on vit de substances aériennes, d'exta-

ses, de tendresse, si on a le cœur sensible; et si on a de la malice dans l'esprit, on se nourrit des ridicules dont on est l'heureux spectateur. C'est là le dîner le plus friand qu'on puisse offrir à des Français, et on doit cette justice à notre hôte, qu'il nous donne dans ce genre le service le plus complet. »

Nous nous levâmes de table, nous fîmes un tour dans les jardins; et comme il était fort tard, on nous annonça qu'il y aurait dans peu d'instans grande réception chez M. le comte, et que la soirée se terminerait par un brillant coucher. Lorsqu'on a assisté aux premières scènes d'un divertissement de Dancourt, on est curieux d'en voir le dénouement, et nous allâmes nous placer comme spectateurs à ce dernier acte de la farce tartare. Nous y vîmes la contre-partie de la comédie du matin. Les serviteurs atta-

chés au service de Monseigneur s'emparèrent de sa personne, le dépouillèrent de ses vêtemens, le revêtirent de sa robe-de-chambre, lui chaussèrent ses mules; et quand il fut dans cet équipage, il se mit à courir d'un bout de l'appartement à l'autre. « Messieurs les Anglais, les Suédois et les hommes du Nord, dit-il, qui m'avez fait aujourd'hui l'honneur de me visiter dans ma petite chaumière, daignez recevoir mes actions de grâces. Vous vous êtes beaucoup promenés, vous avez besoin de repos, et en conséquence j'ai chargé mon maréchal-des-logis de conduire vos excellences dans mon village lapon pour y passer la nuit. Que la sauvagerie du nom et les formes extérieures des huttes ne vous rebutent point. Vous trouverez dans leur intérieur des appartemens très-frais, des couches douillettes, un mobilier commode. M. Lu-

cas a pourvu avec intelligence à tous les besoins. Messieurs les Italiens auront la bonté d'aller coucher à la Chine, et messieurs les Espagnols sous la tente de mes Arabes. Quant à vous, messieurs les Français, vous irez prendre vos logemens à Athènes. Aspasie vous attend. Elle a chez elle une grande soirée; mais je plains Alcibiade, il trouvera en vous de dangereux rivaux. Quant aux dames françaises, elles occuperont cette nuit dans la ville de Minerve l'ancien palais des Vestales. On ne doit point craindre que le feu sacré s'éteigne, lorsque de si aimables mains se chargent de l'entretenir. »

Et sur ce, M. le comte de Gorouski-o-Patazhoff quitta son haut-de-chausses, en disant : « Messieurs, vous voulez bien permettre ? » sauta dans son lit; et lorsque tout le monde fut retiré, il sonna ses gens. « Monsieur Lucas, dit-il, allez-moi

quérir les Muses. — Monseigneur, amènerai-je Apollon avec elles? — Non, monsieur Lucas, non, vous dis-je; qu'Apollon reste sur le Pinde, qu'il enchante le sacré vallon des sons de sa lyre, tandis que les Muses me berceront. »

CHAPITRE VII.

Le Château du comte de ***.

Nous allâmes visiter un seigneur qui vivait non loin de là dans son vieux château. On nous avait d'avance beaucoup parlé de la singularité des manières de ce gentilhomme, de ses anciennes galanteries et des moyens par lesquels il cherchait sans cesse à les retracer à son souvenir. Nous eûmes lieu de reconnaître que tout ce qu'on nous avait dit sur son compte n'était point exagéré, et nous trouvâmes l'original encore plus ridicule que le portrait. Il nous reçut avec beaucoup de civilité, et après les complimens et le cérémonial d'usage, il nous conduisit vers une

immense volière, et en présence de ce sérail d'oiseaux il nous entretint ainsi :

LES FAUVETTES.

« J'ai rendu aux dames, durant un demi-siècle, un culte religieux ; et, devenu infirme à leur service, j'imite aujourd'hui ces vieux idolâtres qui, les yeux fixés sur de vaines images, adorent toujours et ne sacrifient plus. J'ai long-temps cherché parmi tout ce que la nature forma de plus aimable quelque chose qui pût me rappeler mes anciennes idoles, et je n'ai rien trouvé qui ressemblât plus aux femmes que les fauvettes. Dans les deux espèces, même élégance, même légèreté, même vivacité, même babil, même constance dans l'incubation, même attachement pour les nouveau-nés, dirai-je même fidélité dans les amours ? C'est aux époux

des dames et aux mâles des fauvettes à répondre.

» Mais ce qui ajoute encore à la ressemblance des portraits, c'est que les deux espèces se laissent également piper au miroir, au lacet, à la fossette, au fond des bosquets les plus solitaires, derrière les charmilles les plus épaisses, le matin sur des tapis de verdure, le soir au bord des plus limpides ruisseaux.

» Lorsque le printemps et les zéphyrs arrivent, fillettes et fauvettes doivent se tenir en garde; les oiseleurs et les galans tendent de tous côtés leurs filets, et ils prennent aux mêmes trébuchets les *Sylvies* emplumées et les Sylvies en jupon. C'est en vain que les unes laissent leurs plumes dans les piéges, et les autres leur innocence, rien n'avertit les imprudentes; et lorsque la raison leur conseille de s'arrêter, la saison nouvelle

dit aux unes qu'elles ont des ailes pour voler, et aux autres qu'elles ont des cœurs pour les donner.

» J'ai réuni dans cette volière toutes les espèces de fauvettes, afin de réchauffer en moi des souvenirs qui, sans elles, se refroidiraient. J'ai du plaisir à les voir, à les nourrir, à les entendre. J'assiste à leur toilette, à leurs repas, à leurs amours; et lorsqu'elles se baignent je me tiens à côté de la baignoire. Cette *sylvia alpina* me rappelle la bergère des Alpes qui me fut chère, et dont la chaumière était située tout près du nid de l'oiseau; la sylvie des joncs, autrement *sylvia arundinacea*, me rappelle les jolies paysannes que j'ai vues dans les marais de Flandre et de Hollande.

» La *sylvia flammœa* est l'image de l'ardente créole des Antilles, et la *sylvia casta* celle de la jeune novice ré-

cluse dans un monastère. Toutes ces sylvies aiment, chantent, coquettent, pondent et couvent. C'est absolument comme chez nous.

» Mais mettez à part chez les femmes comme chez les fauvettes ces grâces légères, cette brillante vivacité, ce ramage harmonieux, ces refus plus doux que les faveurs mêmes, ces infidélités plus séduisantes encore que la constance, que d'intrigues, que de manéges, que de perfidies, et quel vacarme! Quels caractères hargneux, colères, jaloux, querelleurs! Ici, on se bat à coups de bec, on se crève les yeux, on s'arrache les plumes; là, on casse les œufs de sa rivale, on détruit son nid, on s'empare de ses dépouilles. Ailleurs, on séduit un époux adoré, on porte le trouble dans un ménage voisin, on enlève à sa famille un adolescent plein de candeur, et qui sait à peine manger seul. On flé-

trit la fleur de sa jeunesse. Vous pensiez trouver dans une volière un paradis d'amour et de constance, vous y trouvez un enfer de peines et de tourmens; et lorsque je songe aux objets si doux et si cruels de mes plaisirs et de mes peines passés, je jette les yeux sur cette cage, et les fauvettes me consolent. »

LES PINSONS.

Nous quittâmes ce vieux fou, et nous sollicitâmes la faveur d'être présentés à la dame du château. Nous la trouvâmes seule dans son appartement. Cet appartement était contigu à un cabinet, ce cabinet avait une issue sur un vestibule, et ce vestibule s'ouvrait sur une terrasse qu'enveloppait dans toute son étendue un large filet. Sous ce filet était une multitude d'oiseaux gazouil-

lant tous ensemble. « Je n'ai pas toujours été vieille et infirme, nous dit la dame châtelaine. Une ophthamie opiniâtre n'a pas toujours obscurci mes yeux, ces yeux qu'on appelait jadis de petits incendiaires. Des roses fleurirent autrefois sur ces lèvres aujourd'hui flétries. Je l'avouerai, j'avais le cœur sensible et une cour nombreuse. Les plus beaux cavaliers de France et d'Italie se sont disputé ma conquête; ils se glorifiaient de leurs chaînes et bénissaient leur prison; et, désirant nourrir mon cœur de tout ce qui peut me rappeler de si charmans souvenirs, après avoir long-temps cherché, je n'ai rien trouvé qui ressemble plus aux hommes que les pinsons.

» Les uns et les autres se prennent à l'appeau; quelques-uns s'engagent dans des quatre de chiffre ou dans des nœuds coulans. Mais regardez de près au fond

des bois et au sein de la société, dans les volières et dans les cercles, vous ne trouverez qu'immoralité, libertinage, une infamie qui vous enchante un instant pour vous rendre malheureuse toute la vie : et lorsque je songe à tous les maux que j'ai endurés de la part de ces infidèles, je jette les yeux sur cette volière, et les pinsons me consolent. ».

Nous abandonnâmes cette doyenne de la galanterie à ses folles consolations, et nous cherchâmes quelqu'un avec qui il fût possible de lier une conversation sérieuse.

LES FOURMIS.

Il y avait alors dans le château un officier retiré, affligé de plusieurs mutilations, et décorédе plusieurs croix. Les maîtres de la maison l'appelaient monsieur le commandeur, et les perro-

quets en le voyant passer ne manquaient jamais de lui dire : « *Bonjour monsieur le commandeur.* » Il menait dans ce manoir une vie toute contemplative. Il n'étudiait plus les mœurs et le caractère des hommes dans leur histoire, il ne suivait pas leurs mouvemens dans les gazettes, mais il observait avec assiduité les ruches, les nids, les terriers et les tanières. Il était tombé dans un dégoût tel de notre malheureuse espèce qu'il semblait préférer les mouches et les lapins à l'être civilisé que Dieu créa jadis à son image, et qu'on a aujourd'hui tant de peine à reconnaître.

Nous trouvâmes ce naturaliste dans le parc, armé de sa loupe et observant un nid de fourmis.

« Voici, nous dit-il, l'espèce animale qui par son intelligence et son esprit social se rapproche le plus de l'homme en société, et par tout ce

qu'on observe ici , on est obligé de convenir qu'elle n'y gagne pas grand'chose. Mieux vaudrait pour cette espèce qu'elle fût moins avancée dans la civilisation. Considérez, s'il vous plaît, tous les évènemens qui arrivent sur ce petit coin de terre. Voici une admirable petite république où les fourmis *mineuses* naissent et demeurent libres et égales en droits, où la liberté est inoffensive, parce qu'elle est soumise à des instincts qui sont le code civil de ce petit peuple. Chacun y vivait de son travail et de son industrie , et se prêtait avec empressement à tous les travaux qu'exigeait le bien public. Le commerce y florissait, la population y augmentait. Mais l'excès de la civilisation a tout gâté. Quelques mineuses, empressées de jouir , et jalouses de ne rien faire , sont allées dans la cité voisine, habitée par une nation altière ,

conquérante, et qui est connue sous le nom de fourmi *céphalotte*, et elles leur ont proposé de venir s'emparer de leur république, en partageant avec elles le produit de la conquête *.

» Cent mille *céphalottes* s'ébranlent, se mettent en campagne, arrivent, se rangent en bataille autour de la cité laborieuse. On fait le blocus du nid de fourmis. On se chamaille, on attaque, on dispute le terrain, on emporte les ouvrages avancés, et du haut des remparts on observe les assiégés, qui quittent leurs ateliers, courent aux armes, et emportent leurs enfans dans les casemates. Mais les assiégans, qui ont amené avec eux plusieurs nations qui sont leurs alliées, se divisent. La fourmi *porte-pièce* se prévaut de son armure pour être élevée au rang suprême dans

* Voyez le savant Traité de Huber sur les Fourmis.

l'armée. La fourmi *ronge-bois*, ou *liquiperda*, veut qu'on coupe un chêne et qu'on le renverse comme une machine de guerre sur la ville assiégée. Elle fera manquer toute la campagne si on n'adopte pas ce nouveau moyen d'attaque. La fourmi *chameau* se prend de dispute avec la fourmi *bossue*, et attise la discorde dans le camp. La fourmi *échancrée*, la fourmi *arquée* et la fourmi *chaperonnée* font valoir comme des titres au commandement leurs échancrures, les arqûres et leurs chaperons. *L'échancrée* veut surtout que la chose finisse par une pointe, et elle ne démordra pas de ce plan tant que la campagne durera. La fourmi *atome* jette les hauts cris, et veut absolument qu'on parle d'elle dans la *Quotidienne* des fourmis.

» D'autre part, il n'y a pas moins de division parmi les assiégées. Celles qui ont provoqué l'arrivée des assiégans

jettent les soupçons et les inquiétudes dans la place sur la fidélité des troupes. Elles crient cent fois plus fort que les citoyens les plus dévoués et les plus généreux. D'un autre côté, quelques fourmis à *système* prétendent qu'elles portent dans leur abdomen une quantité exubérante d'acide formique capable de porter l'infection dans le camp ennemi, et que pour gagner la bataille il ne s'agit que de tourner contre l'ennemi l'organe contenant ce principe délétère. Pendant que l'on délibère sur le parti que l'on doit prendre, on se bat, on s'égorge de toutes parts; les assiégeans font de brillantes attaques, les assiégés de courageuses sorties ; les remparts sont teints de sang et couverts de cadavres; et tout ce massacre n'aboutit à rien; car la place n'est pas prise, chacun reste maître du terrain qu'il avait avant les hostilités, et cette

guerre finit comme finissaient jadis les guerres d'Allemagne.

» On a tué des milliers de familles, toutes les couvées ont avorté, on ne voit que veuves, orphelins, débris, ruines, et misère. Mais qu'importe! quelques fourmis *mineuses*, d'accord avec les *céphalottes*, se sont satisfaites.

» Actuellement, ajouta M. le commandeur en finissant, lorsque je songe à mes campagnes, à mes fatigues, à mes blessures, à tant de sang humain répandu pour créer une renommée à quelques êtres inconnus, je jette les yeux sur ce nid, et les fourmis me consolent. »

LES SINGES.

Parmi les huit tourelles dont était flanqué le château de M. le comte, il

y en avait une que, suivant l'usage des vieux donjons, on nommait la Tour du Nord. Dans cette tour vivait un vieil observateur au rire sardonique, au caractère moqueur, et que l'on appelait le cynique du château. Au pied de cette tour était une grande ménagerie peuplée de singes qui capriolaient sans cesse dans les loges, fabriques, ou bosquets qu'on avait élevés ou plantés pour eux. En ouvrant les fenêtres de cette tour et en regardant en bas, notre original croyait voir l'espèce humaine se développer sous ses yeux.

Nous montâmes sur cet observatoire, et lorsque nous y fûmes : « Vous pouvez observer d'ici tout à votre aise, nous dit le cynique, la nation la plus inquiète, la plus pétulente et la plus indéfinissable qui soit échappée des mains du Créateur. En état de nature, elle n'a que des instincts grossiers et des

besoins modérés ; civilisée, elle ajoute à ses nécessités réelles mille besoins factices, et à ses caprices sauvages toutes les extravagances qui appartiennent plus particulièrement à notre espèce, et qu'elle emprunte de nom. Elle devient égoïste, tracassière, ambitieuse, et la dépravation est portée si loin chez elle qu'elle contient dans son sein plusieurs espèces qui mettraient le feu à la singerie si elles avaient quelque chose à espérer dans cet incendie. Ses appétits sont si véhémens, si confus, si contradictoires, qu'on a comparé le cerveau d'un singe à un œil humain tellement ébloui par un éclat de lumière qu'il ne peut distinguer aucun des objets qui tombent sous son rayon visuel. On a prétendu que le singe est un homme fou, et l'homme un singe raisonnable. La définition serait plus précise si on en retranchait les deux adjectifs. Les diverses fa-

milles qui composent cette nation burlesque ne peuvent se souffrir entre elles, parce que l'angle facial, qui est le thermomètre de l'intelligence, offre dans chaque espèce une ouverture différente.

» L'homme physiquement et moralement bien constitué porte sur sa face un angle de 90 degrés; celui de l'orang-outang est de 60; celui du babouin de 30; en sorte que, quant aux facultés intellectuelles, il faut deux ba. bouins pour équivaloir à un orang, et trois pour égaler un homme.

» De cette différence dans l'organisation cérébrale découlent nécessairement tous les désordres qui résultent de l'inégalité. Ajoutez-y la diversité des appétits, des mœurs, des complexions, de la structure physique, qui, étant la partie la plus apparente de nous-mêmes, inspire plus d'orgueil ou cause plus de

dépit, et vous aurez une idée de tout ce qui se passe de sérieux et de burlesque chez la nation pithèque. Chaque individu y dissimule ses défauts et se prévaut de ses avantages le mieux qu'il peut.

» Le mandrille s'enorgueillit de la belle couleur bleue qui colore sa face et ses joues ; le gibbon de la longueur de ses bras, qui lui servent de balancier et le rendent fort habile dans les exercices d'équilibre ; le saïmari, le plus joli des sapajous, obtient de brillans succès par la beauté de sa robe, l'élégance et l'agilité de son corps, et la gentillesse de ses manières ; le papion se pâme d'orgueil en enflant ses abajoues et en offrant à l'admiration publique, par un rire habituel, la blancheur et l'éclat de sa denture ; et la femelle du jocko saisit toutes les occasions de vous montrer ses fesses couleur de rose. *Si-*

mia ecaudata, corpore nudo, et natibus rubris (Linnée). L'homme des bois se promène gravement dans l'attitude d'un penseur. Il imite le singe de Buffon, qui mangeait et buvait avec son illustre maître, sortait de table en même temps que lui, avec un curedent à la bouche, et en remuant ses lèvres comme s'il eût dit ses grâces; singe si bien élevé qu'on lui aurait donné le fauteuil s'il avait pu prononcer, ou simplement grommeler le discours de réception qu'avait composé pour lui ce bipède spirituel qui, dans ce temps-là, travaillait pour les magots que l'on élevait aux honneurs académiques.

» Au sein de tant d'ambitions déçues, de tant de vanités irritées ou blessées, la guerre domestique est l'état habituel dans cette ménagerie, et la paix n'y règne que par exception. Une guenon suffit quelquefois pour mettre la singe-

rie en feu. Dernièrement le singe mogol, le plus beau de sa race, et à qui on accorde des honneurs divins sur les bords de l'Indus, ayant autour de lui une babouine aux fesses blanches, une gibbone à queue prenante, et une guenon blanc-nez, adjugea un coco à la première de ces beautés. La Vénus cerco-pythèque reçut la pomme du nouveau Pâris en présentant la main droite avec grâce, et plaçant avec dignité la main gauche comme la Vénus pudique. Mais les rivales évincées portèrent le feu de la discorde dans la ménagerie. On courut aux armes; on se mit en ligne; on se battit suivant les règles inhumaines adoptées par les sociétés humaines. Plus d'un Achille à moustaches bleues mordit la poussière; plus d'une Andromaque aux fesses nues vint supplier le vainqueur de lui restituer le corps d'un époux à oreilles

courtes et à museau alongé. Mais voici bien d'autres affaires qui surviennent. Une troupe de jockos doublés d'hermine arrivent gravement sur le champ de bataille. Elle relève les blessés, les secoue avec vivacité, leur enfonce les griffes dans le corps comme des lancettes, introduit dans leurs blessures, en guise de charpie, des lambeaux de vêtemens ou des pelages de bêtes; elle coupe, elle ampute, elle dépèce, pensant agir le mieux du monde, et comme elle avait vu faire dans les ambulances; et elle ne demeure en repos que lorsque tous les blessés sont morts. Quand il est question de les enterrer, voilà les singes hurleurs qui refusent la sépulture aux héros qui ont succombé, et les jettent à la voirie. Il est vrai que ces singes ont été élevés dans de grandes capitales, et qu'ils en copient ici les mœurs; car les mêmes familles ne commettent pas

les mêmes sottises dans les forêts de l'Amérique et sur les rives de l'Orénoque. On se conduit mieux chez les sauvages que sur les bords du Tage. Le Karaïbe, qui se colore la face avec le rocou, vaut mieux que l'ultramontain qui arbore la livrée du patelinage.

» Un mandrille, élevé dans la haute société de Paris, et qui sait son monde, en conserve ici toutes les habitudes et en copie toutes les manières. Il se lève à onze heures du matin, se rase, se peigne, se rogne les ongles, se lave la bouche et les dents, s'habille et se parfume. Il se rend dès son lever dans cette petite fabrique que vous voyez au bout de la ménagerie, et que je fais approvisionner tous les matins en comestibles frais et en boissons édulcorées. Il y trouve une multitude d'autres petits

singes qui boivent et mangent, tenant à la main une feuille de papier qu'ils tournent et retournent sans cesse avec une vive curiosité, comme s'ils savaient lire. Quant à lui, mandrille, et mandrille de bon ton, il ne jette sur ce papier qu'un regard distrait; à peine lui voit-on ouvrir la bouche lorsqu'il mange, et remuer les lèvres lorsqu'il boit. Puis il bâille, s'endort et ronfle étendu tout de son long comme un homme fatigué par les bonnes fortunes de la nuit précédente : on se croirait chez Tortoni.

» A midi il prend sa canne, sa tabatière, son lorgnon, son étui à curedent, sa badine, enfle ses abajoues, donne un mouvement de rotation à sa queue, passe la main sur son toupet, arrange ses favoris, et le voilà à la promenade. Saluant toutes les guenons qui se trouvent sur la route, afin que chacun puisse croire qu'il les connaît, qu'il

est au mieux avec elles; donnant un coup de pate à une sagouine nouvellement débarquée, agaçant une gibbone qui captive une excellence à queue de renard. S'il passe devant le faune de Phidias, il s'arrête, salue la statue; il s'y reconnaît, et il imprime un tel mouvement aux muscles de son visage, que l'on croirait qu'il lui échappe de dire : « Voilà pourtant, mesdames, » comment je suis bâti! »

» Le soir il se rend dans un cercle où se réunissent les singes à queue de lion, à museau de chien, et plusieurs autres quadrimanes d'un rang fort distingué. On introduit dans cet aréopage un macaque de la plus haute volée, qui tient dans sa main un gros cahier qu'il a l'air de déclamer. Mais à peine a-t-il poussé quelques cris, qu'on le siffle, qu'on le berne, qu'on se jette sur son papier, qu'on le met en pièces.

Les ouistitis s'élancent sur lui, et se suspendent à ses oreilles. Le tamarin, le micco, le pinche lui jettent à la tête des coquilles de noix, les magots lui font la grimace, et les guenons lui montrent le derrière. On croirait assister à la répétition d'un comité dramatique de lecture.

» Un peu plus tard, il se rend dans cette chaumière couverte de paille que vous apercevez d'ici, et où l'on se réunit tous les soirs pour faire des exercices de voltige. Le singe acrobate danse sur la corde; le Malborough fait le saut du tremplin. Les cercopithèques les plus favorisés de la nature se suspendent aux corniches de la salle par la vertèbre la plus extrême de leur queue, et viennent ensuite passer l'extrémité de leurs langues sur la main des sagouines appuyées sur les loges. Il y a du mouvement depuis le comble jus-

qu'à l'orchestre. Quant à notre mandrille, il s'occupe à faire ses visites. S'il trouve renfermés en loge grillée un sapajou avec une saki, il se retire avec confusion, et indique par une gambade qu'il ne veut déranger personne. De là, il va au balcon, sur le théâtre; il se multiplie, il est partout, si ce n'est au spectacle. Faune dans les coulisses, satyre en loge grillée, Appollino au balcon, il est encore l'Achille du lustre et l'oracle du foyer. Il se retire à minuit, emmenant toujours avec lui une ou plusieurs babouines s'il n'a pu recruter une pongone.

» Une guenuche bien élevée se lève à midi, prend un bain de propreté, se place devant un miroir, s'y mire et regarde derrière pour savoir s'il y a quelqu'un. Elle est entourée d'une troupe

de jeunes tamarins et d'élégans sapajous qui ont une odeur de musc et une queue de belette, et qui l'assistent dans les soins qu'elle se donne pour ajouter plus d'éclat à ses charmes et de relief à ses appas. Elle donne à l'un sa pate à baiser, ses abajoues à l'autre; mais si un magot pousse trop loin la témérité, elle s'enveloppe d'un voile transparent, comme une autre Uranie.

» Elle sort de cet atelier comme une statue divine de dessous la main du sculpteur. Un vieux pongo qui est chargé à titre d'office de produire en public les beautés merveilleuses de la singerie, prend celle-là sous le bras, la conduit à la promenade, afin de partager avec elle l'admiration que sa beauté inspire. Il est comme le Pygmalion de cette nouvelle Galathée. Tous les singes se dressent sur leurs pieds de derrière pour la voir passer. Ils en gri-

macent d'aise. Quelques-uns se pâment et respirent des essences pour rappeler leurs esprits, tant le goût de la luxure est poussé loin chez le peuple singe; et quand l'âge a amorti ce goût, l'habitude en reste. Lorsque la guenuche rentre le soir au logis, elle trouve ses guenuchons morts faute de soins, et un mari qui la rosse. Mais que lui importe? le lendemain elle retournera avec son pongo faire la même tournée, parce que son ambition est d'être une babouine à la mode.

» Telles sont les habitudes des singes, guenons et mounines que j'ai fait acheter dans les grandes villes où ils ont reçu leur éducation. Mais j'ai été obligé de les cantonner dans un lieu particulier de ma ménagerie, dans la crainte qu'ils ne corrompissent les singes venus du Nouveau-Monde en état de pure nature. Vous pouvez apercevoir

du haut de cette tour les manières et les mœurs des premiers, et juger par les habitudes qu'ils conservent ici chez quelle nation ils ont été élevés. »

Nous fixâmes en effet nos lorgnettes du côté que nous indiquait notre observateur, et nous vîmes un orang-outang de la première grandeur administrer froidement et en cadence des volées de coups de bâton à de pauvres sapajous qui avaient la bonté de présenter leur dos à l'instrument contondant. « C'est le singe de Moscou, nous dit notre original. — Et ce grand jocko qui boit, fume et boxe avec tant de sang-froid et de méthode, calculant la quantité de boisson qu'il avale, le volume de fumée qui s'exhale de sa bouche, et la portée des coups qu'il donne et qu'il reçoit? — C'est le singe de la Tamise. — Et ce Belzébuth

à moustaches, qui attache à un poteau pour les torturer un certain nombre d'ouistitis qui jouissaient innocemment de leur liberté? — C'est le singe de Castille. — Et cet autre singe à camail, qui jette ses propres ordures à la tête de ceux qui refusent de lui faire la révérence et de lui donner des gimblettes? — C'est la *simia romana*. — Et ce cercopithèque à museau de chien, qui offre la pate de sa femelle à baiser à tous les faunes qui l'entourent et qui la pressent, mais qui exige pour prix de ces faveurs que l'on remplisse ses abajoues de comestibles? — C'est le singe cornu. — Et ce grand macaque qui tient un papier et trace des plans sur le sable, accompagné par une multitude de sakis aux fesses caleuses et à moignon au lieu de queue? — C'est le gobe-mouche politique, ou l'abbé trente mille hommes. — Et cet autre quadrimane étendu

au pied d'un arbre, qui semble bâiller aux corneilles, ou rêver à la lune et aux étoiles ?—C'est le singe romantique. —Et ce pongo à la barbe grise, au visage de bonhomme, qui ne bouge de son coin pas plus qu'un terne, qui observe tout et ne fait rien ?—Ce singe, répondit le philosophe cornac, c'est un autre moi-même, et je ne recule pas devant le miroir qui réfléchit avec tant de vérité mon image. A vous parler franchement, je suis porté autant et plus qu'un autre au rire et à la gambade. Je rêve le matin, je cabriole le soir, j'observe souvent, j'imite quelquefois, et je fais des folies, afin de me prouver à moi-même que je conserve le caractère de mon espèce. Mais je veux que mes singeries soient inaperçues. Aussitôt qu'on me découvre, je ne dis mot, et me perds dans la foule. Je suis dans ce château unique dans mon allure de

bipède. On ne s'amuse pas tout seul, et pour charmer les ennuis de la solitude, je jette les yeux sur cette ménagerie, et les singes m'amusent et me consolent. »

CHAPITRE VIII.

L'Échelle des Êtres organisés.

Il y avait dans le château un vieux marin qui, aimant beaucoup à causer, s'emparait des nouveaux arrivans et ne les abandonnait que quand il les avait fatigués du récit de ses aventures de mer. Il était connu dans tous les environs sous le nom de capitaine Crac. Il parvint un jour à nous aborder et à nous raconter ainsi l'histoire de ses voyages.

« Je m'embarquai fort jeune en qualité de naturaliste à bord de *l'Antilope*, partant pour la découverte. Arrivé, après une traversée fort heureuse, dans les mers Australes, nous naviguions

paisiblement par le travers des îles de Blessings, lorsque l'on signala de notre bord une île inconnue des marins, et qui nous parut émaillée des fleurs les plus brillantes. Je me jetai dans la chaloupe du bâtiment, je fis cap dessus, et lorsque j'abordai dans cette île, quelle ne fut pas ma surprise lorsque je reconnus que ce grand parterre était formé par l'épanouissement de plusieurs millions d'animalcules phosphoriques changeant à volonté de forme et de nuances, et dont toutes les habitations semblaient être illuminées par des lampions de couleur? Les uns vivaient dans des maisons à tissu spongieux, comme les alcyons, les flustres, les éponges; les autres dans des enveloppes pierreuses et crétacées, comme les madrépores et les coraux; d'autres encore étaient abrités sous des cuirasses de corne ou de nacre, comme les oursins et les étoiles

de mer ; plusieurs affectaient la forme rayonnante ou radiaire, et se développaient en anémones ou en roses, et tous puisaient dans le même élément la matière première qui, en transsudant de leur substance, prenait la forme et la couleur qui convenaient aux besoins de chaque espèce.

» Je saluai ces animalcules comme les premiers architectes du globe. Ils travaillaient silencieusement au fond des mers à changer l'eau en pierre lorsque rien de solide ne paraissait encore ; ils formèrent l'ossature de la terre encore submergée, comme les lychens et les mousses formèrent son épiderme lorsqu'elle commença à se dessécher. Il était ainsi réservé aux espèces microscopiques de composer ce qu'il y a de plus gigantesque sur la surface de la terre et de plus extraordinaire dans ses entrailles.

» Rien n'est simple comme l'organisation physique de ces imperceptibles individus. Elle consiste dans une suite de ganglions qui s'enchaînent les uns aux autres, et qui leur servent de canal alimentaire, de vaisseaux sanguins, de conduit cérébral, de tissu nerveux, d'appareil respiratoire. Tous les phénomènes de la vie s'accomplissent en eux par ce simple organe, et leur reproduction s'opère par la section naturelle ou accidentelle de quelques-uns de ces ganglions qui, en se séparant, forment des individus complets et jouissant d'une vie particulière, et qui, en se réunissant au tronc maternel, continuent d'y mener une vie sociale et commune. Dans cette organisation si simple telle est l'énergie reproductive, que plusieurs générations naissent, périssent, et se succèdent dans une seule journée.

» Lorsqu'on se lave la figure avec

une éponge, on ne se doute pas que l'on emploie à cet usage une ville entière que des milliers de générations ont édifiée et habitée durant des siècles, et quand on se revêt d'une parure de corail, on ne soupçonne pas que l'on porte à son cou et que l'on suspend à ses oreilles le palais brillant élevé par des milliers d'artistes imperceptibles.

» Je m'occupai long-temps avec un extrême plaisir de l'observation de ces petites nations, lorsque la marée montante et une brise fraîche entraînèrent ma chaloupe vers une chaîne de rochers qui étaient à moitié cachés par les eaux de la mer. Je jetai le grappin sur la partie la plus élevée, et je me couchai dessus pour y prendre quelque repos. Je sentis que ce rocher avait un mouvement de bas en haut, et je présumai

qu'il était habité. J'en détachai, à l'aide d'un marteau, un fragment, qui se divisa en plusieurs cloisons dont chacune était un appartement occupé par un mollusque. Je vis que ce mollusque était couvert d'une membrane qui lui servait de manteau, et qui, par ses extrémités frangées, s'attachait à son domicile comme une tapisserie. Je pus apercevoir à la faveur de ma loupe, et au-dessous de ce manteau, quatre feuillets membraneux traversés par des stries qui me parurent remplir les mêmes fonctions que les branchies dans les poissons. Sous ces feuillets existe un organe cylindrique et blanchâtre qui tourne sous un muscle abducteur, et que je suppose être un canal alimentaire. Je crus distinguer dans chacun de ces individus l'organe mâle et l'organe femelle, et à l'extrémité opposée une bouche composée de quatre lèvres qui jetaient en

dehors quelques globules qui, en se développant, devenaient des individus vivans et complets.

» Ce peuple paisible d'hermaphrodites est certainement le moins importun et le moins remuant qu'il y ait au monde, et néanmoins il lui faut se mettre en garde contre deux espèces de crabes, dont l'une jette dans son domicile, lorsqu'il est ouvert, un petit caillou qui empêche la porte de se fermer, et livre ainsi le paisible habitant à la merci de tous ses ennemis; et l'autre attaque la maison par le toit en cherchant à le percer; et lorsque le mollusque s'en aperçoit, il oppose à ses attaques des mamelons de nacre que nous appelons perles, et qui ne sont que les fortifications d'une maison en état de siége.

» En étudiant l'organisation de cette espèce je vis que je m'étais élevé dans l'échelle des êtres organisés de plu-

sieurs degrés au-dessus des êtres ganglioniques qui se multiplient de bouture, puisque je trouvais dans les premiers un double organe de reproduction, une circulation de fluides, un appareil de reproduction, et je demeurai long-temps en admiration devant une république d'huîtres.

» En me promenant le long de la côte, je trouvai une coquille univalve qui avait près d'une toise de diamètre, et que je reconnus à ses spires, à ses parois articulées, à ses cloisons transverses et découpées dans leur contour, pour appartenir au genre des ammonites. Elle avait probablement été jetée sur ce rivage par la tempête ou par les hautes marées, et elle était encore de la plus belle conservation après avoir été la demeure antidiluvienne d'un

mollusque dont l'espèce n'existe plus, et dont l'embonpoint devait être considérable. Il était tard, le sommeil me pressait; je me pelotonnai comme je pus dans cette coquille dont les analogues sont employés comme bénitiers dans plusieurs églises de l'Europe, et j'en fermai l'ouverture avec mon manteau. Je trouvais du plaisir à penser qu'il n'y avait assurément pas dans le monde de lit plus antique que celui-là, puisque la théologie enseignée dans une partie de l'Inde impose comme article de foi que Brama s'est tenu caché pendant plusieurs siècles dans une coquille de cette espèce, qui est connue sous le nom de *salagrama*. Je succédais peut-être dans la même couche à ce grand prophète; j'occupais le lit d'un autre, et quel lit! un lit consacré par la présence d'un dieu. Sur ces rivages solitaires, et au fond de ma coquille, cette pensée

égayait mon esprit, et je m'y complaisais, lorsque je sentis un corps étranger qui, après avoir écarté mon manteau, poussa en avant deux tentacules flexibles avec lesquelles il chercha à mesurer la forme et les contours de ma figure. Je crus un instant que Brama revenait pour réclamer son lit; mais, après de plus mûres réflexions, je pensai que ce grand prophète était trop bien élevé pour commettre à une heure indue une telle incivilité; et il me parut plus probable que le nouvel arrivant était un énorme mollusque qui, ayant perdu sa coquille, cherchait à passer la nuit dans une autre; il se contenta de la moitié de mon logement; nous passâmes la nuit ensemble, et jamais camarade de lit n'eût été moins incommode que celui-là, si en s'en allant au point du jour il ne m'eût inondé des flots d'une liqueur gommeuse qui m'o-

bligea à prendre un bain de propreté dès mon lever.

» En sortant du bain je sautai dans ma chaloupe, et je mis au large par une jolie brise de nord-est. Cette brise ayant cessé de souffler peu d'instans après, et laissant la voile flasque, m'obligea à recourir à mes avirons; je sentis que l'un d'eux était arrêté dans le mouvement que j'essayais de lui donner par une grande baguette qui l'entortillait, et que je pris d'abord pour un rejeton de ces algues marines qui croissent sur les hauts-fonds de la mer. Peu à peu je vis l'une de ces verges s'élever jusqu'à la hauteur de mon bras, l'entourer, le saisir, et le presser vivement; je me sentis peu à peu entraîner sur le bord de ma chaloupe par la puissance que ce corps flexible et rétractile exerçait sur

moi. Je regardai dans la mer, et je vis se développer et monter jusqu'à moi huit autres verges moins grandes que la première, et au milieu de cette barbe une gueule énorme ayant la forme d'un bec de perroquet, une longue mâchoire d'une matière cornée, une langue épaisse et épineuse, et deux gros yeux ronds et immobiles qui me regardaient avec avidité. J'avais ainsi le bras gauche engagé dans une tentacule qui m'entraînait vers la tête; mais j'avais heureusement conservé la liberté de mon bras droit, et je m'en servis pour jeter dans sa gueule le grappin de ma chaloupe. Je harponuai ainsi la bête; je la remorquai à moitié morte sur la côte, et teignis l'eau de la mer d'un sang noirâtre. Je compris bientôt à quel danger je venais d'échapper, lorsque je reconnus ce vilain animal pour appartenir au genre des sèches signalé par

les naturalistes sous le nom de *sepia*, redouté des marins sous le nom de *Kraken*. Elle parvient quelquefois à faire chavirer de petits bâtimens en les accrochant par ses tentacules et ses fanons; d'autres fois elle saisit sur leur bord de pauvres matelots qu'elle dévore.

» Je fus curieux de connaître son organisation intérieure, et je vis, à l'aide de mes instrumens de dissection, que cette vilaine bête n'est autre chose qu'un grand sac fermé par le bas, ouvert en haut par un large bec, armé de deux tentacules fort longues, et de huit autres petits bras d'une nature nerveuse et verruqueuse. Chaque verrue de ces bras est une sorte de ventouse par laquelle l'animal, en faisant le vide, aspire tout le sang qui s'en écoule, et je trouvai en effet mon bras gauche couvert d'autant de piqûres sanglantes

qu'il y avait de verrues dans la tentacule qui l'avait pressé. La partie supérieure de ce sac est couverte d'une cuirasse qui, sous le nom d'os de sèche, sert à divers usages dans la société; et dans la partie postérieure on trouve une vessie remplie d'une liqueur noire que l'animal répand dans les eaux pour les troubler et échapper ainsi à ses ennemis; et cette liqueur est connue dans les arts sous le nom d'encre de la Chine. Quoique cet animal ait dans la tête un léger rudiment de pulpe cérébrale, il est cependant dépourvu de l'épine vertébrale qui semblerait nécessaire pour transmettre le mouvement de la tête aux extrémités. Cette bête a trois cœurs; l'un, placé au fond du sac, pousse le sang par les artères dans les deux cœurs supérieurs, qui le renvoient au premier par la veine cave, après avoir traversé des branchies, sorte de poumon au tra-

vers duquel le sang se dégage du gaz acide carbonique et se saisit de l'oxygène.

» En examinant le jeu et le mouvement de tous ces organes, je vis que j'étais monté plus haut encore dans l'échelle des êtres organisés, puisque j'avais trouvé tant d'instincts cruels dans celui-là, et je craignis de trouver pis encore lorsque j'arriverais aux vertébrés à sang chaud, à sexe séparé, à quatre ou cinq sens, à deux moitiés symétriques accolées ensemble.

» Après cette dissection dégoûtante, je remontai dans ma chaloupe, je me mis au large, et sur le dos des vagues je vis s'avancer vers moi une tête de serpent placée sur un cou grêle et flexueux, et me menacer de son bec. Je tirai un coup de pistolet, et je vis aus-

sitôt le serpent bondir sur les eaux et prendre son vol. Je reconnus alors l'oiseau connu sous le nom vulgaire d'*anninga,* signalé par les Hollandais sous celui de *slange-hals-voogel,* et par les naturalistes par celui de *plotus*. Je le reconnus aux doigts de ses pieds engagés dans une membrane, à sa queue, composée de douze longues pennes, excédant de trois quarts la longueur de ses ailes, et qui forment ainsi la partie extrême de l'oiseau-serpent. La mer était dans ce moment couverte d'oiseaux palmipèdes, parce que c'était l'époque du passage de ces colonies de poissons qui leur servent de nourriture. En traversant l'espace qu'occupaient ces diverses familles de palmipèdes ichtyophagiques, j'admirai avec quelle intelligence la nature avait donné à ces oiseaux la forme d'une carène de bâtiment avec une queue pour gouvernail,

leurs pates pour avirons, leurs ailes pour voiles, et leur tête s'élevant comme le grand mât au-dessus de ces navires animés. Je naviguais avec un extrême plaisir au milieu d'une troupe de grèbes, de guillemots, d'albatros, de frégates et de fous qui ne paraissaient pas du tout alarmés de ma présence. A mesure que j'approchais du rivage, je trouvais les échassiers, navigateurs moins habiles, dont la conformation est merveilleusement appropriée aux côtes de la mer, comme le sont les pirogues qui, ne pouvant pas tenir la haute-mer, sont uniquement destinées à longer le rivage. Je reconnus, plus près encore de terre, les flamands, les spatules, les karmichis, les grues, les hérons, les huîtriers, et plus près encore les vanneaux, les pluviers et les poules d'eau.

» En côtoyant le rivage, j'entrai dans

une crique où la mer était calme et profonde. Ce fut là que j'entendis un chant qui me parut sortir d'une poitrine humaine et d'une ame sensible qui exhale sa passion dans des accens pleins d'amour et de mélancolie. Je n'avais jamais ouï une si belle voix ni entendu une telle romance. Je m'approchai du lieu d'où ces accens semblaient partir, et je vis debout, et élevé au-dessus des vagues, un superbe corps de femme, et un visage animé par deux grands yeux qui, en me regardant, m'inspirèrent à la fois des sentimens d'admiration et de terreur. Autour de cette beauté était rangée en cercle une troupe de courtisans qui attendaient qu'on les appelât chacun à son tour dans la couche impériale. Cette scène de galanterie, quoique annoncée par la plus douce mélodie, ne me parut pas du tout plaisante. Le sort des compagnons d'Ulysse

s'offrit à ma mémoire. La rudesse des moustaches et le regard farouche de cette autocrate des mers qui vivait au milieu d'un sérail de mâles, effacèrent l'impression qu'avait faite sur moi la douceur de la voix de cette cruelle enchanteresse. Je compris que j'étais monté encore plus haut dans l'échelle des êtres ; que j'étais arrivé aux animaux vertébrés, ayant des sexes séparés, dans l'ordre des amphibies, et dans le genre des phoques, où les femelles, plus rares que les mâles, vivent à la manière des reines de l'Orient. Je n'augurai rien de bon de cette organisation supérieure.

» Arrivé de nouveau sur la terre-ferme, je sentis le besoin de me reposer. Je tirai de ma chaloupe une peau de bison qui me servait alternativement

de manteau et de couverture ; je choisis un lieu commode pour me coucher, et je me couvris du pelage que je viens d'indiquer. Je m'endormis d'un sommeil profond ; mais je sentis bientôt, ou plutôt je crus sentir un vent impétueux dont les rafales enlevèrent ma couverture, et en même temps un instrument acéré qui me pinça légèrement la nuque et me souleva doucement par le double collet de ma *riding-coat*. Je crus rêver. Je me laissai faire et je trouvai fort agréable le songe qui me faisait doucement voyager dans les plaines de l'air. Lorsque je me réveillai, le jour commençait à poindre ; je jetai les yeux autour de moi, et je reconnus que j'avais été porté sur la cime d'un arbre de la taille la plus élevée, que j'étais couché dans une aire dont la charpente était composée de grosses branches qu'on y avait transportées ; que l'intérieur de ce

grand nid était tapissé de mousse et de feuillage, et garni d'une demi-douzaine de blocs, blancs comme la neige, d'une matière crétacée et d'une forme ovoïde. Je m'aperçus que ces sphéroïdes étaient percés à leurs pôles par des becs qui cherchaient à se dégager de leurs coquilles, et qui déjà me menaçaient de leur pointe. Au-dessus de ma tête planait dans les airs un oiseau gros comme un mouton, soutenu par des ailes ayant vingt-cinq pieds d'envergure, et j'aurais pris cet oiseau pour l'aigle de Jupiter si de temps à autre il n'eût laissé tomber dans le nid où j'étais couché des fientes aussi abondantes que celles d'une bête ruminante. Cette incivilité annonçait assez qu'il n'y avait rien de divin dans cette aventure. Je me levai sur mon séant, et à peine fus-je debout que les oisillons qui avaient le bec hors de la coque le retirèrent, et que le

grand oiseau qui était dans les airs disparut. Je fus extrêmement flatté de voir que la hauteur de ma stature et la majesté empreinte sur mon visage avaient imposé à ces oiseaux de proie, et qu'ils avaient reconnu en moi leur maître. J'avais vu d'assez près le grand oiseau qui m'avait enlevé pour reconnaître en lui le *vultur-gryphus*, vulgairement nommé *condor*. Je le signalai à son bec crochu, blanc à sa pointe, noir à sa base, à ses yeux noirs, bordés d'un brun rougeâtre, à son cou garni d'une fraise, à sa tête couverte d'un duvet. Je vis que je l'avais échappé belle, et ne voulant pas demeurer plus long-temps dans une situation que le retour de l'oiseau pouvait rendre fort critique, je me proposai de descendre du haut de mon arbre.

Je vis à ses pieds, au-dessous de moi, une société entière de bipèdes ayant la

face noire, le manteau brun, un capuchon sur la tête, un scapulaire derrière le dos; et telle était la vivacité de leurs gestes, que je les pris pour une communauté de derviches qui célébraient leur office dans ce désert. Je descendis de l'arbre avec cette confiance que, si je ne trouvais pas dans ces bipèdes des êtres mes semblables ou mes égaux, je serais du moins sur la limite qui sépare l'espèce humaine de l'espèce animale, et que je pouvais en espérer quelques secours. Mais à peine fus-je aperçu descendant du haut de mon arbre, que ces bipèdes poussèrent des cris affreux, firent mille grimaces et se livrèrent aux gambades les plus risibles, recevant dans leurs mains noires leurs excrémens et me les jetant à la figure; et leurs femelles, dépourvues de cotillons, montrant en éclatant de rire ce que l'on cache chez les peuples

civilisés. Je vis que j'étais arrivé chez une tribu de pithèques, qui peuvent être considérés comme les bouffons du règne animal. A peine eus-je mis pied à terre, qu'une députation composée de orangs vint me recevoir au débotté ; et après beaucoup de mauvais traitemens, elle me reconduisit à coups de bâton jusque sur la limite du domaine qu'elle occupait.

» Ainsi battu, le corps couvert d'ordures et accablé de contusions, privé de mon manteau, loin de ma chaloupe et du bâtiment qui, après m'avoir longtemps attendu, avait gagné le large, n'ayant pour toute nourriture que des noix d'acajou et quelques fruits acerbes, je me couvris de feuillage de bananier, et je me couchai sur une roche à compartimens réguliers et très-propres, et

qui me parut, autant que je pus le voir à la lueur du crépuscule, comme une sorte de damier composé de larges plaques octogones et d'une matière cornée. La position du lieu était charmante. Je me trouvais sur la rive droite d'un petit ruisseau qui en gazouillant portait à la mer des noix de coco, montées par des écureuils, qui cherchaient à en briser les enveloppes, et des régimes de bananes que des ouistitis dépeçaient en faisant mille grimaces.

» Je me trouvai si bien dans cette position et sur cette couche, que j'avais matelassée avec le duvet que fournit dans ces régions l'apocyn et l'arbre à coton, que je dormis six heures de suite. En me réveillant, je me trouvai sur la rive gauche du ruisseau, à un mille de distance du point de départ et dans un gras pâturage. Je cherchai à comprendre comment j'avais pu être

ainsi transporté sans ressentir aucun mouvement; et j'examinai avec attention la grande table sur laquelle je m'étais étendu. Je vis que c'était une espèce de carrosse roulant sur quatre roues, pourvu d'un timon fort court, et qui était terminé par un bec comme le sont les carrosses les plus élégans. Je descendis de ma voiture, et ayant posé le pied sur l'extrémité de ce timon, je m'aperçus qu'il se retirait spontanément sur lui-même, que les roues n'étaient rien moins que des pates dont chacune était composée de onze osselets et de plusieurs doigts articulés avec quatre phalanges; et que la matière de la grande table dont j'avais fait ma couche était la carapace d'une tortue vivante de la plus grande espèce, et semblable à celle sur le dos de laquelle un gouverneur anglais donna un jour, dans l'une des Antilles, un dîner de trente couverts.

En descendant de cette voiture animée, je me souvins que les testacés portent leurs os en dehors, au contraire des quadrupèdes, qui les portent en dedans. Il ne fallut rien moins que ce petit voyage pour me le rappeler.

» Je m'enfonçai quatre ou cinq milles plus avant dans l'intérieur des terres, à travers des steppes incultes, peuplées de reptiles venimeux et de bêtes sauvages, qui à mon aspect prirent la fuite, lorsque j'entendis une sorte de symphonie exécutée avec des bambous ou des roseaux. Plusieurs éclats de voix humaine se mêlaient à ces accens rustiques, et les échos les répétaient dans la profondeur des bois. Je me dirigeai avec empressement vers le lieu où je supposais que l'on célébrait une fête, lorsque je vis déboucher d'une épaisse

broussaille un Indien ayant la figure teinte de rocou, le corps couvert de plumes, une zagaye sur le dos, une massue à la main. Il rétrograda en me voyant, et il revint quelques minutes après avec plusieurs autres sauvages de sa tribu. Ils me conduisirent dans le bivouac où ils étaient campés, auprès d'un bûcher au feu duquel ils faisaient griller un autre sauvage d'une tribu voisine, qui, au milieu des plus épouvantables tortures, les défiait de lui arracher la plus légère plainte et le moindre signe de douleur. Ce spectacle me révolta. Ces hommes cruels voyant que j'étais saisi de peur me couvrirent de goudron, et ils se disposaient à m'attacher avec des lianes, lorsque je sortis de ma poche un pistolet, dont la détonnation leur causa une telle frayeur qu'ils se sauvèrent en désordre. Après avoir retiré du feu le pauvre sauvage à moi-

tié rôti qu'ils immolaient à leur fureur, je me sauvai par une route opposée à celle qu'ils avaient prise en s'enfuyant, et je me saisis de quelques armes grossières qu'ils avaient abandonnées dans ce bivouac.

» Je me trouvais ainsi seul au milieu d'un désert, environné de périls, et n'ayant échappé que par mon sang-froid au dernier que je venais de braver, et je m'abandonnai à de tristes réflexions.

» A mesure que je m'étais élevé dans la série des êtres organisés, j'avais trouvé une plus grande complication d'organes, des appétits plus multipliés, et des passions plus vives et plus cruelles. Je rappelai à mon esprit les animalcules à simple ganglion que j'avais observés dans l'île des Zoophytes, qui se reproduisent sans besoin comme sans

plaisir, et se nourrissent des herbes marines, sans nuire à aucune espèce vivante; et cette république d'huîtres, déjà plus élevée dans l'échelle des êtres, puisque chacun de ses citoyens est pourvu d'un double organe sexuel, se suffit à lui-même, mène une vie stationnaire et contemplative comme l'ermite du désert. Je rappelai encore à mon esprit mon camarade de lit qui avait passé avec moi une nuit entière dans la couche de Brama sans commettre envers moi aucune offense, et s'étant contenté de mesurer avec ses deux antennes la forme de mon visage. Un peu plus loin, j'avais observé une société de phoques pourvus des deux grands systèmes nerveux, le spino-cérébral et le gand sympathique, d'un cœur, d'un poumon, d'organe sexuel séparé sur chaque individu; et enfin tout ce qui peut provoquer des

besoins et inspirer des passions. J'avais vu une souveraine lascive régner sur eux, entonner des chants de volupté pour attirer à elle les instrumens de ses plaisirs qui devenaient souvent ses victimes. Un oiseau, plus élevé encore dans l'échelle des êtres, puisqu'il a le sang chaud, un conduit vertébral, deux moitiés symétriques accolées l'une contre l'autre, m'avait enlevé pour satisfaire ses cruels appétits, et je n'étais parvenu à échapper à sa voracité que par un sang-froid imperturbable. Descendu chez une société de bipèdes ayant un visage, des doigts au bout des bras, une face grimaçante, j'avais été assailli de coups et couvert d'ordures par ces arlequins du règne animal. Enfin, arrivé dans une tribu composée d'hommes, mes semblables, qui, outre les six sens qui sont l'apanage de beaucoup d'autres espèces, ont encore un *senso-*

rium commune pour combiner et rectifier les idées qui résultent de ces sensations, qui ont enfin de la mémoire, de l'imagination et de la raison, j'avais trouvé la férocité et l'extravagance poussées à un degré plus élevé encore puisqu'elles se développent contre leur propre espèce, chose inouïe parmi les loups et les lions. Il est donc vrai, me disais-je, que l'être le plus simple est le plus innocent, et l'être le plus compliqué le plus malfaisant; que chaque organe est une cause de perturbation dans l'ensemble des machines animées! Pour mettre l'échelle des êtres organisés en harmonie avec les principes de la justice distributive, et d'une bienveillance universelle, telles que la raison nous l'indique, il faudrait tourner cette échelle du haut en bas, placer les polypes et les huîtres au sommet, les singes et les hommes au dernier éche-

lon. L'univers est donc mal ordonné, et toute l'œuvre de la suprême intelligence n'est qu'une suprême iniquité.

» Tel fut le premier essor de ma pensée lorsque j'eus échappé aux fureurs des sauvages; mais cette pensée ne tarda pas à m'accabler de tout son poids, parce que je sentis qu'elle était offensante pour le Créateur. Je compris que cette puissance étant infinie, éternelle, incommensurable, elle ne doit pas être mesurée avec l'étroit compas d'une créature fragile, qui ne fait que figurer un instant sur la terre; que cette puissance devait avoir d'autres idées de la justice distributive que nous, qui apercevons à peine une légère partie de son œuvre, et qui sommes incapables de soulever le voile qui couvre tant de mystères; que l'homme ne doit se considérer ici bas que comme un des plus imperceptibles rouages de cette immense ma-

chine qui n'a pas été créée pour lui ; qu'il n'est pas un centre, mais un atome jeté sur la circonférence d'un cercle qui n'a ni commencement ni fin, et qu'il ne lui appartient pas plus de juger les dessins du suprême architecte, qu'il n'appartient à une souris perdue dans la cale d'un vaisseau de juger l'ensemble de la construction d'un bâtiment et de commander la manœuvre.

» Cette conscience de ma faiblesse personnelle et de la puissance infinie du Créateur soulagea un instant mon ame.

» Je continuai de marcher au travers de ce désert, sans trop savoir où j'allais, lorsque j'aperçus un horrible quadrupède sortant de sa caverne, avec la gueule béante, la crinière hérissée et des yeux pleins de fureur. La terreur

que j'éprouvai fut telle que, quoique familier avec la connaissance de tous les genres du règne animal, je serais fort embarrassé de dire à quelle espèce celui-là appartient. Je m'enfuyais promptement lorsque je vis venir droit à moi un sauvage armé qui venait probablement attaquer la bête dans son repaire. Me trouvant ainsi placé entre un homme et une bête féroce, je me sauvai du côté du quadrupède aux griffes acérées, dans l'espérance qu'il bornerait sa fureur à me dévorer, tandis que le bipède aux mains blanches me livrerait à de cruelles et intolérables tortures. Dans la double terreur dont je fus saisi, je ne sais comment il se fit que tous deux disparurent, et je me trouvai seul.

» Quelques instans après je vis venir à moi une troupe d'autres sauvages que le chasseur, venu à la piste de la bête,

avait sans doute avertie de ma présence. Ils me parurent appartenir à une autre tribu que celle à laquelle j'avais quelques heures auparavant échappé. Leurs figures, leurs manières, leurs costumes annonçaient des mœurs plus douces; ils étaient couverts de vêtemens plus décents. En me voyant ils jetèrent derrière eux leurs armes parce qu'ils s'aperçurent qu'elles m'effrayaient. Je me couchai sur le ventre dans une attitude suppliante, et ils se couchèrent comme moi; ils me montraient de loin des dattes, des pastèques et d'autres fruits sauvages, et ils les déposaient en avant comme pour m'inviter à venir les prendre. De jeunes enfans, presque nus, s'avancèrent jusqu'à cinquante pas de moi, m'offrant du miel dans des écorces d'arbre, et des vases desquels ils faisaient couler des liqueurs sucrées que je supposai provenir de noix de coco

ou de la tige des érables. Comme ils s'aperçurent que je n'étais pas suffisamment rassuré par leurs offres amicales, ils me dépêchèrent comme message un oiseau qui portait à son bec un bouquet qu'il déposa à mes pieds, et dont je parai ma boutonnière en inclinant doucement ma tête pour les remercier. Cependant je reculais toujours, et je vis bientôt s'avancer vers moi une troupe de jeunes Indiennes portant des pendans de corail au bout de leur nez, des couronnes de fleurs et de nacre sur leur tête, et des ceintures composées du plumage des oiseaux de paradis. Elles se tenaient entre elles par de longs châles, et elles exécutaient des danses au son de quelques chalumeaux rustiques et de plusieurs coquilles marines; elles combinèrent leurs mouvemens avec tant d'intelligence que je fus bientôt enveloppé dans un cercle qui, en

se rétrécissant toujours, m'approcha de si près que je pus contempler tout à mon aise les plus jolies sauvagesses du monde. Elles dansèrent autour de moi avec des grâces si naturelles et des expressions si vives que je me trouvai sans force contre le genre de séduction dont il est le moins possible de se défendre dans quelque hémisphère et sous quelque latitude que l'on puisse se trouver. Telle est la mobilité des fibres dont il a plu à la bonne nature de doter mon individu physique, que, quoique menacé quelques instans auparavant par une bête féroce, échappé aux mauvais traitemens des singes et au bûcher des sauvages, j'oubliai tout à coup mes maux et mes dangers passés, et que je me mis à sauter et danser avec elles. Les vierges du désert furent tellement charmées de ma danse qu'elles y répondirent en exécutant une sorte de pan-

tomime qui consiste dans le trémoussement successif et sympathique de toutes les fibres, et tel à peu près que je l'avais vu exécuter dans les guinguettes anglaises. Tant il est vrai que les mêmes appétits excitent les mêmes sensations et provoquent les mêmes manifestations depuis les terres australes jusqu'aux bastringues des peuples les plus civilisés. Mais ce qui me désolait, c'était de ne pouvoir comprendre leur langage, qui consiste en une sorte de récitatif vague et en monomotapés que j'interprétais à tort et à travers, ce qui donnait lieu entre nous à des coqs-à-l'âne qui les faisaient pâmer de rire. Désirant sans doute faire cesser mon embarras, les nymphes du bocage allèrent chercher et elles amenèrent sur le lieu de la scène un vieillard couvert de quelques vieux lambeaux de vêtement européen, et notamment d'un grand chapeau de

feutre teint en noir. Ce vieillard m'adressa la parole en plus de vingt dialectes différens sans que je pusse rien y comprendre, et il s'avisa de m'adresser enfin d'une voix très-distincte les paroles suivantes que je compris fort bien : « *Dear brother god Help you. Not be afraid.* » La conversation entre lui et moi s'engagea donc en anglais; et tandis que nous causions, les Indiens et les Indiennes, accroupis sur leurs jambes, nous prêtaient une oreille attentive, et paraissaient absorbés dans un sentiment qui allait jusqu'à l'admiration.

» J'appris de la bouche même de ce vieillard qu'il était Anglo-Américain de nation, quaker de religion, qu'il avait fait naufrage sur la côte voisine, qu'il avait été fait prisonnier par une tribu indienne dont il avait peu à peu gagné la confiance, et qu'il était par-

venu à civiliser en lui révélant les dogmes et en lui inspirant les sentimens de la doctrine chrétienne. En effet ces sauvages répétèrent devant moi dans le dialecte qui leur était particulier, et que le vieillard me traduisit, ces saintes maximes : « Si vous rencontrez un frère qui ait faim et qui soit transi de froid, vêtissez ses membres, nourrissez sa chair; car cette chair et ces membres sont la chair et les membres du Fils de Dieu, qui s'est immolé pour nous sauver. » Ces maximes d'une charité toute divine acquéraient un nouvel éclat du site sauvage dans lequel on les prononçait, et des échos qui se plaisaient à les répéter. J'aurais voulu porter ces paroles du désert, ainsi dégagées de toute superstition grossière, dans les cités les plus renommées et dans les universités les plus savantes. Elles furent pour moi un coup de lumière. Je

commençai à comprendre la gradation des êtres animés. Je reconnus que le Créateur n'avait placé l'homme au sommet de cette échelle qu'après avoir introduit dans son cerveau le germe de l'intelligence qu'il ne tient qu'à lui de développer, et qui consiste dans la connaissance du juste et de l'injuste, le principe du tien et du mien, et qui l'élève ainsi jusqu'à la connaissance du vrai Dieu et à la pratique des maximes par lesquelles nous pouvons acquérir une sorte de perfection morale.

» Je compris comment des passions brutales étouffant dans la conscience des hommes ce germe précieux, ils descendent du sommet de l'échelle et se ravalent au-dessous des bêtes; comment ils deviennent plus méprisables que les mandrilles, qui ne trompent, ne volent, ne tuent, ni ne mangent les individus de leur espèce; et comment la

femelle de l'homme en abjurant la pudeur est plus méprisable que les guenons, qui ne font pas l'amour en tout temps. Je compris encore que si un peu de philosophie nous éloigne des idées chrétiennes, beaucoup de philosophie nous y ramène; et que le plus haut degré de la civilisation, ou, ce qui est la même chose, la beauté morale de l'homme se trouve dans les principes de ce culte qui a consacré par la révélation et revêtu d'un sceau divin les maximes de la religion naturelle et les lois de la morale universelle. »

CHAPITRE IX.

La Bibliothèque.

Nous allâmes visiter la bibliothèque du château ; nous y trouvâmes un personnage qui nous parut absorbé dans une méditation profonde. Ce ne fut qu'après avoir vingt fois passé et tourné auprès de lui qu'il sembla s'apercevoir enfin de notre présence. « Je cherche, nous dit-il, la véritable essence des choses, le principe virtuel par le moyen duquel tout existe ou paraît du moins exister. Je m'attache à distinguer les trois grandes classes de faits, les faits libres, les faits rationnels, les faits sensibles; et, à l'aide de ces distinctions, de résoudre la grande question du *subjectif et de l'objectif*. J'ouvre les livres les plus modernes et ils m'apprennent

je cesse d'être un véritable patriote; que si j'admets comme bons tous les cultes un peu raisonnables, je suis prévenu du délit d'indifférence en matière religieuse; que si j'en admets un exclusivement à tout autre, je suis, par la nature même des choses, intolérant, en attendant que je devienne fanatique; que si, après avoir admis un culte, je viens à reconnaître mon erreur pour en adopter un autre que je crois, si ce n'est plus vrai, du moins plus raisonnable, je suis renégat pour la première fois, et en récidive relaps, comme de raison.

» Telle doctrine sent le fagot chez les chrétiens vivant sur les bords du Tage, qui est reconnue comme sainte chez les chrétiens qui vivent sur les rives du Tanaïs ou de la Tamise. Sous une forme de gouvernement l'action de Junius-Brutus est héroïque, sous un

autre elle est atroce; et l'action qui plaça jadis Décius au rang des grands hommes, si elle se renouvelait dans l'état actuel de la société passerait pour une duperie ou pour un acte de démence.

» Quant à mes droits, si par hasard j'ai des droits, en obéissant au pouvoir arbitraire je me constitue esclave; en lui résistant je me déclare rebelle. Si ma résistance a du succès elle est admirée comme héroïque; si je suis le plus faible elle est punie comme un crime. Je parle ici uniquement de ce droit reconnu par quelques gouvernemens libres, et rejeté unanimement par tous les autres; de ce droit dont Charles Fox a dit qu'il faut que les princes se souviennent tous les jours et les peuples rarement ou jamais. Quant aux menus droits que les souverains octroient en masse, et que les ministres retirent en détail, je n'en fais ici mention que pour

mémoire, attendu que le monde est comme un bagne où des menteurs forts tiennent à la chaîne des menteurs faibles.

» Pour me guider, ajouta notre philosophe, dans ce labyrinthe de droits à exercer et de devoirs à accomplir, j'aurais besoin d'un moraliste qui me traçât les lignes que je dois parcourir suivant les divers pays, les divers gouvernemens, les divers cultes, les diverses situations, où je puis me trouver; surtout dans ces époques de transition où les limites du pouvoir sont incertaines, où la neutralité est un délit envers la société et un péril pour soi-même, et où l'enrôlement dans un parti qui par la nature même des choses devient toujours extrême est réputé crime, parce qu'il y a solaridité entre tous les membres qui le composent.

» Ce que je demanderais, ce ne sont pas des lois générales de conduite, mais

plutôt une jurisprudence qui fût applicable aux diverses espèces de situation ou de circonstance dans lesquelles je puis me trouver. Un tel travail serait fort utile, sans doute, mais on ne prendra pas la peine de le faire, parce qu'il serait peu brillant, qu'il ne comporterait ni audace ni élégance, et que l'on veut à toute force, en philosophie comme en littérature, être aigle ou écureuil. En attendant, tout le monde est livré à des énigmes qui sont sous la garde des sphinx. Les livres, au lieu de fixer les incertitudes, les augmentent. Il est fâcheux de vivre, on est fort mal à l'aise sur la terre, mais on est tout-à-fait malheureux dans une bibliothèque.

» Je sortis un jour de celle où nous nous trouvons dans ce moment, la tête

plus fatiguée que de coutume par le flux et le reflux des doctrines diverses que j'y avais puisées; et pour apaiser les tumultes de mon ame, j'allai me promener dans les champs. J'aperçus un bouvier qui labourait tranquillement la terre à l'aide de deux bœufs qu'il poussait devant lui; je l'attendis au bout de son sillon, et lorsqu'il y fut arrivé et qu'il y fut occupé à nettoyer son soc, je lui demandai sur quelle preuve il appuyait le phénomène de son existence. « Belle question! me répondit-il, j'existe parce que Dieu et mon père l'ont voulu ainsi. » Je le questionnai sur le degré de dévouement qu'il portait à sa famille, à son pays, à son culte et à l'espèce humaine tout entière, et comment il s'y prenait pour faire marcher tous ses devoirs sans en omettre ni en compromettre aucun. « Je ne comprends rien du tout à vos philosophies, me dit-

il; j'aime mes enfans, parce que ce sont mes enfans; mon pays, parce que c'est mon pays, et j'honore mon Dieu, parce que c'est le Dieu de mes pères. » Je lui demandai dans quel livre il avait trouvé ces doctrines, il me répondit qu'il ne savait pas lire.

» Le bons sens du bouvier fit sur moi une vive impression. N'avais-je donc fait de si longues et de si pénibles excursions dans le domaine de la science que pour revenir au point d'où j'étais parti, et auquel se trouvait tout naturellement ce rustaud? Que de temps, de peines, de soucis, d'incertitudes à pure perte! Bon sens, me dis-je à moi-même, vaut donc mieux que génie, et conscience que système. L'instinct naturel est donc un guide plus sûr que la psychologie et l'ontologie. Le pyrrhonisme n'est donc pas l'état naturel de l'homme? Des millions d'hommes

répandus sur le globe remplissent leurs devoirs comme ce bouvier, sans s'inquiéter de toutes ces grandes questions si gravement discutées dans l'école. Les nations doivent être gouvernées par des croyances révélées ou dictées, et par des constitutions tacitement agréées ou publiquement acceptées ; il faut, pour leur tranquillité, qu'elles contractent des habitudes légales et que leur conduite soit moins la suite d'un raisonnement que le résultat inévitable d'une certaine routine. Les plus excellentes théories ne mènent pas à grand'chose ; ce sont les bonnes et salutaires pratiques qui font la prospérité des nations. Otez à un peuple ses antécédens, et il tombera infailliblement dans des subséquens incalculables ; ôtez les opinions reçues, et vous laissez des têtes vides qui fermentent parce qu'elles sont avides de se remplir ; ôtez les sottises régularisées,

et on ne tardera pas à leur substituer des sottises irrégulières dont vous ne pourrez jamais calculer la portée ni prédire la fin.

» Telles furent, continua le moraliste, les réflexions que me suggéra le discours du bouvier. Heureux enfin, après tant d'orages, d'avoir trouvé un port où je puisse jeter l'ancre! Mais bientôt le vieil homme se révolta contre le nouveau converti. Ma raison se souleva à l'idée de créatures humaines dociles à des impulsions étrangères, et réduite à l'état de simple machine. N'ai-je donc reçu de Dieu la raison que pour la sacrifier aux préjugés de la société? Cet instinct de liberté et de perfectibilité qui nous distingue si éminemment dans l'échelle des êtres doit-il être étouffé en moi?

Dois-je m'humilier et me taire respectueusement, lorsque j'entends prononcer cet arrêt suprême dicté par la force, et qui est celui de presque tous les gouvernemens : « Tu croiras et tu obéiras ; » tu ne demanderas jamais le redressement d'aucun abus ni l'adoucissement » d'aucune peine. Le siècle continuera » de marcher, et tu resteras stationnaire ; » tu briseras le siècle, ou le siècle te brisera. » Et si un destin aveugle, disais-je encore, m'avait fait naître sur les bords du Gange, serais-je obligé d'adorer ce fleuve comme étant le Dieu de mes pères, de lui offrir des sacrifices, et de m'affilier à la congrégation des bramines pour en obtenir sûreté et repos ? et, après moi, ma veuve serait-elle contrainte de se brûler toute vive pour ne pas leur déplaire ? Que si elle vit sur d'autres rivages, faudra-t-il qu'elle fasse une donation de tous ses biens à d'au-

tres bramines pour en obtenir protection pendant son veuvage? Si je suis de la communion grecque et soumis à la domination ottomane, faudra-t-il, pauvre rajaz que je suis, que j'aille à chaque renouvellement d'année demander au pacha la permission de porter encore durant douze mois ma tête sur mes épaules? Si j'habite sur les rives du Tage, pauvre chrétien schismatique, comment pourrai-je me dérober aux poursuites de la junte chrétienne apostolique, aux persécutions de l'inquisition chrétienne et des volontaires royaux et catholiques? En vertu du précepte qu'il n'est pas permis de rien changer aux doctrines de l'ordre social, je serai donc forcé, suivant les divers pays que j'habiterai, de croire aux incarnations de Wistnou, à la résurrection et aux miracles de Boudha, ou aux révélations faites chaque jour et

durant vingt-deux années par l'ange Gabriel à un misérable marchand de chameaux? Si j'avais vécu il y a deux ou trois mille années, j'aurais donc été obligé d'offrir des sacrifices aux douze grands dieux de cette époque, et à je ne sais combien d'autres menus dieux, depuis Jupiter tonnant jusqu'au dieu Pet?

» Je sais, j'admets, et je me hâte de convenir que nous vivons dans d'autres temps, avec d'autres mœurs, et sous l'empire d'un culte révélé, plein de miséricorde, et dont le spiritualisme tempère ce qu'il y a de trop matériel dans l'homme. Je sais que les gouvernemens, entraînés par le vœu de leurs peuples, commencent à entrer dans de meilleures voies; mais jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au degré de perfection dont les choses humaines sont susceptibles, n'est-il pas honorable pour leur carac-

tère, et utile à leur existence, que l'on signale publiquement, tant dans l'ordre civil que dans le matériel de l'ordre religieux, les abus qui s'y sont introduits à la faveur du silence et de l'obéissance passive? Si le pyrrhonisme tend à rendre douteuse jusqu'à la vérité même, une investigation modérée sert à la découvrir et à la faire briller. La foi du charbonnier et l'obéissance passive, voilà ce que demande le sacerdoce et ce qu'ambitionne le gouvernement. Mais la foi éclairée d'un Fénélon et la noble résistance d'un Sully ne feraient-elles pas plus d'honneur à l'autel et au trône que les stupides pratiques d'un chrétien illettré ou les adulations d'un avide courtisan?

Depuis Confucius, tous les moralistes s'accordent à recommander comme règle de conduite dans la vie un juste milieu pour s'y maintenir, il faut de la cons-

tance et l'absence des passions; mais les passions sont nécessaires au complément de l'existence individuelle, à la conservation de notre espèce et au développement social. Par les passions, on bouleverse tout; sans elles on n'avance point. Il semblerait donc que l'homme a reçu trop ou trop peu, et qu'il n'est qu'une ébauche qui doit, dans une autre existence, être complétée et régularisée : c'est ce que nous enseigne le christianisme. La mythologie nous apprend, dans ses fictions ingénieuses, que lorsque l'homme parut pour la première fois sur l'Olympe, il y fut trouvé si ridicule, que tous les dieux se prirent à rire. Cette fable ressemble à de l'histoire, et elle pourrait servir d'introduction à la nôtre. »

CHAPITRE X.

Le Spiritualiste.

On nous signala comme habitant de la même vallée un gentilhomme fort distingué qui s'y était retiré pour soigner sa santé fort altérée dans Paris par une idée fixe qui s'était emparée de son intelligence. Un soir que nous nous promenions avec lui sur les hauteurs qui dominent la combe des Originaux, et que la nuit était étincelante, nous remarquâmes qu'il observait les étoiles avec une sorte de ravissement. Il nous parla de certains voyages qu'il disait avoir faits, de certaines constellations qu'il disait avoir visitées, mais il ne s'expliquait sur ces choses qu'à demi, et

ses paroles entrecoupées expiraient sur ses lèvres. Rien ne soulage les esprits malades comme le récit des maux qu'ils éprouvent. Nous le conjurâmes de nous raconter les siens, et de nous faire connaître la cause des agitations auxquelles il était en proie.

Il se recueillit durant quelques instans, puis il rompit le silence, et il versa son ame vaporeuse dans le récit qu'on va lire.

« Depuis long-temps j'avais l'ame oppressée sous le poids de la matière qui l'enveloppe et la retient captive. La substance qui en moi pense et réfléchit se plaignait des rapports pleins d'imposture par lesquels la substance qui perçoit et agit pour elle au dehors la trompe et la subjugue. Il me semblait que mon ame était semblable à ce maître qui, retenu dans son hôtel par ses infirmités, n'a pour le servir au dedans et pour faire ses com-

missions extérieures, qu'une livrée menteuse, insubordonnée, impertinente, et qui n'attend que l'instant de sa convalescence pour la congédier et s'affranchir ainsi de sa tyrannie.

» J'étais plein du système de ce spiritualisme enseigné par le diacre Évagrius, sous la protection d'une princesse grecque, des pensées béatifiques de Molinos, arraché au bûcher par la reine Christine, du *moyen court* et des *torrens* de madame Guyon, protégée par madame de Maintenon, et j'avais lu les lettres onctueuses de ce religieux Provençal qui, ayant voulu étayer de quelques innocentes pratiques la théorie des extases, fut injustement condamné, comme si sa révérence avait pu répondre d'une matière que l'esprit avait abandonnée, et qui ne savait ce qu'elle faisait.

» Il me tardait beaucoup d'arriver à ce moment où l'ame, dégagée de sa prison, pourrait se livrer sans partage à cet état d'*amour pur* qui comprend à lui seul tous les amours, puisqu'il renferme tout ce qu'a de respectueux l'amour filial, tout ce qu'a de tendre et de passionné l'amour béni et légitime, tout ce qu'a de désintéressé l'amour de la vertu, tout ce qu'a d'héroïque l'amour de la gloire; et de contempler enfin celui qui est, parce qu'il est, qui est le type universel de toutes les beautés, le modèle éternel de toutes les grâces, le milieu de toutes les circonférences, le centre de toutes les gravitations, la source intarissable de tout ce qui est grand, noble et généreux. Dieu, qui se sert des voies les plus extraordinaires pour parvenir à l'exécution de ses décrets, voulut bien permettre qu'un moyen profane s'offrît à

moi pour remplir les vues auxquelles sa sagesse m'appelait.

» Je fus invité à un banquet expérimental où de savans convives étaient chargés d'apprécier des saveurs nouvelles, de fixer quelques points de doctrine sur des mets alors inconnus, et d'étendre enfin le domaine de cette science dont l'observatoire est au palais guttural et le sanctuaire dans l'organe digestif.

» Je me rendis de bonne heure à la salle du festin. Nous étions nombreux. Les savans convives ayant nettoyé les instrumens avec lesquels ils allaient procéder à de brillantes expériences, on mit sur table tout ce que les quatre parties du monde pouvaient offrir de plus nouveau.

» On servit plusieurs nids de l'oiseau du paradis, tels qu'on les apprête pour les tables impériales de l'Asie ; une de-

moiselle de Numidie, farcie de champignons; un cochon de lait élevé par les Antonins dans le jardin d'Éden; le kalalou qui fait les délices des créoles des Iles-sous-le-Vent; une carpe pêchée dans le Jourdain; un merle tué sur les murs de Jéricho; des huîtres de la mer de Marmara, et des oursins des Palus-Méotides; un kangouros de la Nouvelle-Hollande; le strachino, la polinta et les macaronis d'Italie; des Chinois confits par les carmélites de Santo-Domingo; la moutarde des Hébrides, fabriquée dans la grotte de Fingal; le cinamomum de Notre-Dame d'Atocha; le genièvre de St.-Patrice, importé en France par un moine hibernois; l'huile de Sainte-Perpétue, introduite en Europe par les pères de la Rédemption; la crême des cordeliers du Chimboraco; le genetpi des trappistes; l'élixir des chartreux, et le guignolet des dames d'Angers.

» Nous avions en outre à essayer une bouteille de la véritable eau de l'Achéron, telle qu'elle avait été puisée dans ce fleuve infernal. Au dessert nous devions nous parfumer avec de l'eau des carmes, fabriquée en Palestine, et avec le myrrhe d'Égypte, tel qu'il fut brûlé par les mages.

» Nous restâmes long-temps à table. Nous mangeâmes et nous bûmes beaucoup. Nous dînâmes comme des hommes qui devaient souper à l'empyrée et coucher chez les Pléïades.

» Ces liqueurs et ces essences me portèrent à la tête. Je me couchai et je laissai brûler toute la nuit, dans ma chambre, qui était fort étroite, des cassolettes remplies de tout ce que l'Éthiopie peut offrir de plus aromatique. Les corpuscules qui s'en exhalèrent agacèrent si vivement toutes les fibres de mon individu matériel, que je sentis en moi

quelque chose qui descendait de la glande pinéale, et quelque autre chose qui remontait par le canal vertébral, et ces deux choses s'étant rencontrées, sortirent ensemble par le bout de mon nez au bruit d'un éternuement.

» Je sentis fort bien que je m'en allais, et je me dis à moi-même : Bon! la voilà qui déménage! et lorsque j'aperçus une flamme du bengale voltigeant sur mon visage, je me rappelai qu'un nez lumineux fut toujours le signe distinctif des prophètes, et je compris que j'allais voir du nouveau.

» Lorsque mon ame fut élevée au ciel du lit, elle s'y arrêta et elle contempla la matière qu'elle venait de quitter avec ce mépris que l'on témoigne, lorsqu'on est arrivé, à un homme de mauvaise compagnie avec qui le hasard vous a forcé de voyager.

» Ma faculté pensante ainsi émanci-

pée sentit aussitôt sa puissance et son indépendance. Elle pénétra tous les secrets des corps organisés, et se fixant sur celui qu'elle venait d'abandonner, elle vit très-distinctement et elle contempla avec admiration plusieurs systèmes qui entrent dans la composition de cette singulière mécanique.

» Premièrement, un système pneumatique qui donne le jeu et le mouvement à tous les autres; un système hydraulique qui conduit les liquides du centre aux extrémités, et qui les ramène des extrémités au centre par une multitude d'écluses, de valvules et de canaux; un système de décomposition chimique qui emploie un certain nombre de filtres placés le long du canal alimentaire pour s'approprier quelques parties du liquide qu'il contient, et pour leur imprimer des caractères assortis à la destination de chacun; un système de

charpente osseuse, qui donne de la solidité et de l'aplomb à tout l'édifice ; un système ligamenteux, composé de tégumens, de tendons, de cartilages, d'aponévroses, qui lient ensemble toutes les parties ; un système mécanique composé de leviers, de roues, de ressorts de toutes les espèces ; un système reproductif chargé de l'incroyable puissance de *reproduire* et de multiplier la machine elle-même tout entière ; un système nerveux contenant un fluide subtil qui est chargé de porter les ordres de l'entendement et d'accomplir ses volontés, nécessaires à la conservation du tout ; et je ne pus m'empêcher d'admirer comment ces nerfs et ces muscles s'épanouissant en houppes et en mamelons, se roulant en spirale ou s'étendant, par d'imperceptibles chevelus, sur toute la surface extérieure, nous mettent en communication avec tout

ce qui existe, nous font voir, entendre, goûter, sentir, toucher, et comment ces perceptions, portées dans un invisible sanctuaire, y deviennent des sensations, ces sensations des pensées; comment ces pensées combinées entre elles produisent la faculté qui se souvient, la faculté qui imagine, la faculté qui juge; et comment cette vile matière, animée d'un souffle divin, marque bien sa double origine en digérant et en pensant, en faisant de la poésie et de la pituite.

» Tout cela me parut un produit bizarre, un de ces ouvrages sublimes et burlesques échappés au Créateur dans un instant de gaîté. Mais comme mon corps était l'instrument avec lequel mon ame accomplissait ces prodiges, et qu'on se lasse de tout, et même de faire des miracles, je fus charmé d'être enfin délivré de ce souci, et je ne songeai plus

qu'à faire rendre quelques honneurs à la machine pneumo-hydro-chimico-névro-mécanico-psychomatique que j'avais fait si long-temps jouer.

» Je donnai des ordres pour qu'un bon prêtre bénît mon enveloppe. J'envoyai des billets de faire part au nom de la substance éthérée qui venait de déloger; puis, disposant en dernière volonté de mes propres, j'instituai le directeur de l'amphithéâtre du Jardin des Plantes légataire universel de toutes les parties qui composaient ma dépouille mortelle; je le chargeai d'en extraire les divers sels, gaz, terres et métaux, et de réserver le gaz hydrogène intestinal au profit du docteur Berengarius, médecin allobrogique, que j'instituai, quant à ce, mon légataire particulier.

» Après avoir ainsi fait mes petites affaires, j'eus tout le loisir nécessaire pour prendre l'air, et j'allai faire un

tour en ville. Mon esprit comprenait tous les mystères, perçait toutes les enveloppes, pénétrait toutes les profondeurs. Comme il traversait les couches qui composent l'épaisseur du globe, j'aperçus distinctement, dans l'hémisphère opposée à la nôtre, les hommes et les femmes marchant, par rapport à nous, la tête en bas et les pieds en haut; et craignant qu'ils ne fussent doués d'une perspicacité égale à la mienne, je courus dans mon quartier avertir les filles à marier qu'on pourrait jaser d'elles aux Antipodes.

» Je planai sur plusieurs hôtels de la capitale; j'en vis un dans lequel on s'amusait à composer des contes, mais des contes d'un genre sombre et à la manière écossaise. Ces contes commençaient par des triangles, des épingles et des pétards, et ils finissaient par des fers, des cachots et des échafauds : on

y reconnaissait l'école de miss Radcliffe.

» Je vis un autre hôtel où tous les gens étaient perchés aux lucarnes; ils regardaient venir du midi de grosses bulles gazeuses produites avec de l'eau et du savon noir, et portées sur l'aile des vents. Ils recueillaient ces vessies aériennes, les divisaient, les subdivisaient, et ils en formaient des globules noirs dans un nombre si prodigieux que l'horizon en était obscurci.

» Je m'arrêtai sur une assemblée d'hommes plutôt attroupés que réunis, et qui paraissaient en colère *; une partie d'entre eux demandait depuis trente ans la même chose. On leur accordait ce qu'ils désiraient, et on leur retirait le lendemain ce qu'on leur avait concédé la veille : c'était le moyen d'éterniser la dispute. « Dites-nous donc

* Session de 1820.

ce que vous voulez, » disaient les uns : « Nous ne cessons de vous le répéter depuis trente ans, » répondaient les autres. « Nous ne vous comprenons pas, » répliquaient ceux-là. « Dites plutôt que vous ne voulez pas nous comprendre, ajoutaient les demandans, car si de votre côté vous ne nous comprenez pas, nous vous entendons fort bien du nôtre. » Et là-dessus c'étaient des disputes à ne pas finir, et un tapage à faire trembler.

» Je me dis à moi-même : Ces gens-ci sont comme des ananas placés sous une calotte de verre, ils mûriront trop vite; la fragilité de leur enveloppe devrait être pour eux une leçon qui les avertît de la fragilité de notre espèce, et Dieu veuille qu'ils ne la brisent pas dans une confusion générale. Je suis heureux de quitter un pays où on ne sait auquel entendre, où l'on commence tout et où

l'on ne finit rien, où l'on défait le soir ce qu'on a fait le matin, où la résistance déraisonnable des uns et l'inquiète vivacité des autres brouillent et gâtent tout. C'est bien le pays le plus agréablement constitué, le plus négligemment institué et le moins sensément administré qui existe au monde... Et je partis.

» Lorsque je fus élevé à une certaine hauteur, je vis ces petits individus, autrefois mes semblables, s'agiter sur la terre comme un tas de fourmis, se détruisant entre eux par milliers pour avoir quelques grains de plus dans leurs magasins, pour ajouter quelques portioncules de terre à leurs imperceptibles fourmilières; et je ne pus m'empêcher de leur dire avec une affectueuse compassion : « Mes chers petits vermisseaux, songez que votre existence ne dure qu'un moment; n'en accélérez pas le

terme par vos bruyantes inimitiés; la mort naturelle ne vient-elle pas pour vous assez vite? demain peut-être elle vous mettra tous d'accord. Attendez-la sans la provoquer! Songez d'ailleurs que le plus excellent microscope, le cornet acoustique le plus développé saisissent à peine ce que la plus héroïque d'entre vous peut faire, et ce que la plus éloquente peut dire. Cessez donc de vous consumer en efforts impuissans et ridicules. Pourquoi ne pas vous supporter entre vous lorsque la nature elle-même vous souffre tout irritables et tracassières que vous êtes? N'avez-vous donc pas assez d'ennemis hors de votre espece sans qu'il vous faille encore vous haïr et vous entre-détruire? Je vous aime, mes chers petits vermisseaux, et c'est pour cela que je vous dis qu'il faut vous aimer un peu entre vous, ne pas vous emparer de plus de

terrain qu'il ne vous faut, ne recueillir que les provisions que vous pouvez consommer, et ne pas troubler vos voisins par des turbulences qui les inquiètent, et par des ambitions qui font pitié. Songez que pour vous il n'y a qu'un instant, et qu'il y a trois choses à faire dans cet instant : naître, se reproduire et mourir. »

» Mais il y avait des fourmis qui voulaient qu'on se disputât pour avoir l'occasion de faire les importantes, et d'autres qui, remuant un peu de terre, et transportant un fétu sur leurs petites épaules, en étaient tout énorgueillies, et croyaient imiter Atlas supportant le monde, ou Jupiter entassant Ossa sur Pélion.

» La substance hydrogène dont mon ame était revêtue étant vingt fois plus légère que l'air atmosphérique, je le traversai avec une rapidité extrême ; je

compris que l'atmosphère n'était qu'un vaste alambic échauffé par deux fourneaux, la chaleur de la terre et les rayons solaires, et qu'il s'opérait dans ce vaisseau chimique des décompositions, des fermentations, des sublimations, des transformations en grand comme on les fait en petit dans les laboratoires de chimie. Je compris l'électricité, la pesanteur, les affinités, le magnétisme, les aurores boréales et la lumière zodiacale; je vis que l'atmosphère de la terre a véritablement trente-six mille toises de hauteur, et que ce qu'il reste d'air en dessus ne doit être compté que pour mémoire; que tout ce qui s'expliquait autrefois par l'horreur du vide s'explique plus naturellement par la pesanteur, et que chacun des vermisseaux humains porte sur ses épaules douze mille cinq cents kilogrammes (nouveau style), ce qui ne les em-

pêche pas d'être fort lestes, et de faire, malgré ce fardeau, de la géométrie fort précise, de la chimie fort exacte et de l'astronomie fort savante.

» Arrivés au point où cesse l'attraction de la terre, et où commence la puissance centripète des autres corps célestes, je sentis comme un torrent qui m'entraînait sur cette limite, et qui imprimait un mouvement de rotation à tout ce qui tombait sous son influence; et ne voulant pas tourner autour de la terre comme une petite lune, je fis un mouvement en arrière pour observer ce qui se passait sur cette frontière.

» Je remarquai sur l'un et sur l'autre rivage de ce courant des avant-postes composés d'esprits aériens, espèces de gardes-côtes ou de pilotes lamaneurs qui, si vous aviez bien vécu, vous aidaient à franchir le passage et à pénétrer dans des sphères plus heureuses,

ou bien, restituant à tous les malvivans leurs formes et leur pesanteur premières, les abandonnaient à la fureur d'un mouvement qui est de deux cents lieues par seconde. Je compris que ce pouvait être là l'enfer, qui, ne trouvant plus une place suffisante au centre de la terre, avait par ordre de Dieu été jeté sur la circonférence.

» Et bientôt j'entendis s'élever de cet horrible et désolé rivage les cris les plus lamentables. Je vis une multitude de grands et de ministres emportés par ce torrent impétueux sans pouvoir jouir d'un seul instant de repos, parce qu'ils avaient opprimé les peuples et trompé les rois, et les hypocrites qui s'étaient servis du prétexte de la religion pour satisfaire leur ambition et se livrer à d'indignes vengeances, et des juges et des jurés qui avaient fait intervenir des intérêts de parti ou cédé à des in-

fluences politiques en prononçant les oracles de la justice, et les parricides qui avaient porté le fer et le feu dans leur patrie, et les hommes au cœur de bronze qui, chargés de veiller sur les destinées de leurs semblables, les avaient accablés du poids de leur dureté. « Je suis gentilhomme, disait l'un, et je tourne avec mes trente-deux quartiers, parce que j'ai jeté, contre le cri de ma conscience et pour l'intérêt de mon parti, vingt-quatre boules dans l'urne législative. — Je suis de la religion évangélique et du pays des Allobroges, disait l'autre, et je tourne à cause des cruautés que j'ai commises sur mes subordonnés. — Je suis condamné, disait un autre, parce que j'ai été coloriste au parquet, chimiste à la poste, et machiniste à la police. »

» Et de toutes parts on entendait les pleurs et les gémissemens de ces ames

infortunées déplorant leurs crimes passés et invoquant la miséricorde divine.

» Revêtu, par le soin des archanges, d'un gaz éthéré mille fois plus léger que l'hydrogène le plus pur, je montai avec un petit nombre d'autres ames en causant avec elles sur la sérénité de l'air, les agrémens du voyage et la félicité dont les consciences pures et les cœurs bienveillans sont tôt ou tard récompensés.

» Je cherchai durant ma traversée les quarante-sept cieux d'Aristote, les soixante-dix cieux de Fracastor, et ce troisième ciel où saint Paul fut enlevé, où la gloire est plus rayonnante, et où l'on a une perception des attributs divins plus *adequate*. Je m'enquis du firmament incorruptible des Septantes, du ciel héraldique dans lequel de modernes Titans placèrent les magots contemporains après en avoir chassé

les dieux antiques; et de cette portion du ciel dont parle le Talmud, où la terre et les cieux se touchent, et à la fenêtre duquel le rabbin Brachana posa son chapeau, que le mouvement du ciel emporta, de manière qu'il fut obligé d'attendre qu'il eût fini sa révolution pour le reprendre, demeurant ainsi la tête découverte durant vingt-quatre heures, exposé au danger de prendre un catarrhe d'empyrée.

» Je l'avouerai franchement, je ne vis rien de tout cela; mais je trouvai un vide parfait, et, s'il est permis de le dire, un vide plein de douceur et de sérénité, au sein duquel je m'élançais avec la rapidité de la pensée, et me rappelant qu'un homme bien ne doit visiter dans ses voyages les personnes d'un rang supérieur qui ont leur château sur la route, je me présentai aux douze palais du Soleil

pour en saluer les grands-officiers.

» Je vis au Capricorne des hommes d'un fort bon ton qui causaient avec élégance sur les accidens variés de la vie. Je trouvai à l'Écrevisse une réunion d'*ultras* qui regrettaient le bonheur dont on jouissait sous le règne du grand Clovis ou du bon Chilpéric. Tout le monde veillait au Sagittaire, et on y attendait, pour le journal du lendemain, la décision de la censure qui délibérait au Scorpion.

» On parlait mal des Pléïades, ces filles antiques, quoique toujours jeunes, qui sont si redoutables aux marins. On disait que l'une s'était fait enlever, et que l'autre était grosse d'une comète. Il n'était bruit au ciel que de cela. J'allai les voir; une d'elles était à la vérité absente; mais combien je fus dédommagé par l'aimable présence des autres! Ici je dois vous dire sur

leur compte toute ma pensée. Maya est d'une beauté parfaite, mais Électre a plus de physionomie; Électre est plus jolie, mais Alcyone a plus de sentiment; Alcyone est plus sensible, mais Celeno semble avoir été formée par la main des Grâces. J'offris mes hommages à la beauté, je dis quelques folies à la seconde, je soupirai auprès de la troisième, et je laissai mon cœur à la fille des Grâces.

» Lorsque j'eus percé quelques millions de myriamètres au-dessus de Syrius, je trouvai une atmosphère nouvelle, un air plus frais, une lumière plus douce, un horizon plus serein. J'avais vu dans toutes les constellations quelque chose qui rappelait toujours les erreurs de la terre comme on trouve dans les faubourgs l'image des vices qui règnent dans les villes. Mais dans ce séjour élevé au-dessus de tout ce

que les télescopes de la terre peuvent observer, je sentis mon ame s'épanouir et s'harmonier avec tout ce qui existe de beau dans ce séjour céleste.

» Ce fut là que je vis les enfans de l'imagination se jouer dans les vapeurs de mille brillans météores, les enfans des Grâces et des Muses occupés à dessiner et à décrire quelques-uns des traits de cette beauté divine qui les pénètre et qu'ils imitent; les enfans de l'harmonie inspirés par Dieu lui-même, et chantant ses louanges sur des harpes d'or au milieu des chœurs d'archanges; et les enfans de Flore assis sur un parterre émaillé de fleurs naissantes et observant les phénomènes de l'amour végétal; et les enfans d'Uranie traçant sur les nuages la marche des cieux qui brillent sous leurs pieds; et vous, femmes adorables, qui vous êtes immortalisées en aimant, en peignant sur un

papier insensible la douceur et le besoin d'aimer.

» Tout ce qui a aimé sur la terre, et qui a associé à ce besoin l'innocence des plus douces vertus; tout ce qui a pu, au fond des ténèbres terrestres, dérober quelques traits de cette lumière et de cette justice divines, et les enseigner aux hommes; tout ce qui a pu harmonier ses paroles et ses pensées à ce divin modèle, et concourir au bonheur de ses semblables, occupe dans ce séjour les premières places.

» C'est là que tous les genres du beau viennent se réunir et se confondre dans un type unique, dont l'exemple et le régulateur est Dieu lui-même, qui a voulu que le vrai beau fût la vertu dans l'art de vivre, la prudence dans l'art de gouverner, la proportion dans les beaux-arts; et quant à l'amour qu'on doit à sa famille, Dieu n'y a pas voulu

de règle ; il a voulu qu'on s'y abandonnât tout entier.

» Là n'existe point cet instinct grossier qui fait que les mortels replient toute leur activité sur eux-mêmes ; là, au contraire, toutes les affections sont en dehors ; et telle est la sympathie de ces justes vivant dans la lumière, qu'aimer autrui c'est s'aimer soi-même, parce qu'il y a un flux et un reflux éternels entre tous les cœurs, et qu'il n'y a qu'un désir, celui d'aimer ; une seule inspiration, celle d'adorer Dieu ; un seul besoin, celui de le chanter.

» Ni le doux frémissement éprouvé sur la terre par les jeunes mortels lorsqu'ils entendent le premier aveu de l'objet aimé, ni les transports d'une mère qui revoit son fils échappé à un combat sanglant, ni le bonheur de sauver une famille entière des horreurs du besoin, ni la noble jouissance de se

vaincre soi-même, de fouler aux pieds ses passions, et d'accabler ses ennemis de bienfaits ; ni le recueillement de cette douce joie qu'éprouve un père au sein d'une famille heureuse sous ses lois... toutes ces félicités de la terre ne sont que des ombres fugitives auprès de cette éclatante lumière dans laquelle une extase éternelle est l'état habituel.

» Dans ces régions éthérées, Dieu permet quelquefois qu'on l'aperçoive sous des formes sensibles, et qui se rapprochent un peu des formes humaines. Vous voyez alors devant vous une immense colonne de lumière dont le sommet se perd dans les cieux, et dont la tête radieuse annonce la force et la puissance ; une seconde colonne, égale dans sa hauteur et dans ses proportions, s'élève à côté de la première, et sa tête est toute brillante d'affection et d'amour.

La troisième colonne, égale aux deux autres, n'en diffère que parce que la figure étincelle d'esprit et d'intelligence ; et ces trois formes célestes, quoique distinctes, n'en forment qu'une, se confondent l'une dans l'autre, de manière que ce tout divin a les attributs de chacune de ses parties, et que chacune d'elles porte le caractère du tout... Et c'est ainsi que la puissance est toujours aimante et intelligente, que l'amour est toujours puissant et intelligent, et que l'intelligence est également douée d'amour et de puissance... Et c'est par sa puissance que Dieu précipita autrefois les anges rebelles, et qu'il châtie tous les jours les méchans ; et c'est par son amour qu'il pardonne à la faiblesse qui ne le comprend pas, et qu'il a consenti à se revêtir des formes humaines et à s'immoler pour le salut des hommes ; et c'est par son in-

telligence qu'il gouverne les mondes et qu'il veille aux destinées de tout ce qui respire dans ce million de globes qui ne sont que les lampions qui éclairent le vestibule de son palais... »

Ici M. le vicomte s'arrêta comme oppressé par le sentiment qu'il éprouvait : on lui fit respirer de l'éther ; et lorsqu'il eut recouvré l'usage de ses sens et repris haleine, il continua ainsi son récit :

« Il y avait déjà plus de vingt-quatre heures que mon esprit voyageait dans les régions célestes, et qu'il s'y enivrait à longs traits de cette félicité dont on n'a aucune idée sur la terre, lorsqu'on ouvrit les portes de la chambre dans laquelle j'avais laissé ma dépouille matérielle. On courut aux cassolettes, qui brûlaient encore, et on se hâta de les

éteindre; on souffla les lampes, on ouvrit les fenêtres, on jeta dans la rue les *torrens* de madame Guyon, qui étaient dans mon lavabo; on me frotta comme un asphyxié, on me fit respirer des essences, et les premiers mots que j'articulai furent ceux-ci : « Mon corps est » à l'amphithéâtre, mon ame est au » Ciel; laissez-la, s'il vous plaît, con» tinuer son voyage. » On me répondit qu'il était temps qu'elle prît du repos, qu'elle devait être fatiguée d'une course aussi longue, et qu'elle allait rentrer dans son ancien logis.

« En effet, on ouvrit un étui phosphorique, on l'appliqua sur mon visage, et à l'instant même j'aperçus la flamme que j'avais vue la veille voltiger autour de mon nez; et mon portier, présent à ce traitement, voyant cette lumière pénétrer dans mon intérieur, m'annonça, suivant l'usage de l'hôtel,

en disant : « Voilà monsieur le vicomte » qui rentre. »

» Je me tâtai long-temps pour savoir si j'étais l'homme de la veille, et je reconnus en effet une identité personnelle incontestable, mais embellie, mais dotée d'un génie particulier de résurrection; de ce génie dont furent autrefois doués Hercule, Orphée, saint Ignace, et plusieurs autres mortels chéris des dieux.

» Je m'habillai, je me présentai devant une glace, et je trouvai que mon voyage avait donné à mes yeux une expression singulière, à toute l'habitude de mon corps une odeur d'empyrée, et enfin à toute ma personne un je ne sais quoi d'indéfinissable qui, en m'annonçant que j'étais toujours le même, m'avertissait cependant que j'étais bien différent de la veille.

Je sortis, j'entendis la messe à Saint-

Roch, je pris un bain chez Vigier, je déjeunai chez Tortoni, je pris du café chez Corrazza, et je me rendis à l'Institut pour l'entretenir des découvertes que je venais de faire dans mon voyage.

» Je passai devant la salle des Quarante; j'entendis le son aigre des varlopes avec lesquelles on y polit, on y amincit tellement les productions de l'esprit, qu'on ne leur laisse qu'une élégance diaphane. Je m'entretins avec plusieurs appareilleurs de diphtongues, gens d'esprit à qui la pudeur académique interdit le péché du génie. Je fus à la classe des inscriptions et belles-lettres; on y était occupé à brûler le pavois de Pharamond et à remplir la phiole de Clovis. On exécutait une chacone à la classe des beaux-arts. Rendu enfin et introduit à l'académie des sciences : « Messieurs, leur dis-je, je viens de faire un long voyage. Dieu a

permis que je fusse initié dans tous les mystères de la nature. Il a soulevé pour moi le voile qui vous les dérobe. Enveloppés dans les ténèbres de la vie humaine, vous interrogez, et on ne vous répond pas. Vous allumez une bougie, et au moment où une cause première semble vous apparaître, les vapeurs de la terre éteignent la lumière, et elles vous couvrent de leur ombre épaisse. Pour voir distinctement, pour comprendre quelque chose, il faut percer son enveloppe, sortir de sa prison, et s'élever jusqu'au séjour céleste. Vous ne sauriez croire combien on rit au firmament de toutes les peines que vous prenez et de toutes les imaginations auxquelles vous vous livrez. Vous avez vu sauter des cuisses de grenouilles, et vous avez créé le fluide galvanique; vous avez vu étinceler des pointes métalliques, vous avez été

vous-mêmes étincelans, et vous avez créé le fluide électrique; vous avez observé la tendance de ces corps, qui, courtisans assidus du pôle, tournent toujours vers lui, comme un député du centre tourne autour d'un ministre, et vous avez créé le fluide magnétique; ne concevant pas comment des volontés parties du cerveau parviennent à l'instant même jusqu'aux extrémités de nos muscles, vous avez, pour faciliter la marche de ces invisibles estaffettes, créé le fluide nerveux; vous avez remarqué que tout ce qui échauffe n'éclaire pas, et que tout ce qui éclaire n'échauffe pas; et de cette observation il est né deux autres fluides, le calorique et le lumineux. Il y avait autrefois quatre élémens; et comme si ces quatre grandes sottises n'étaient pas suffisantes pour satisfaire l'appétit des cervelles humaines, vous avez voulu

qu'il y en eût cinquante; à chaque embarras que vous éprouvez, vous créez un nouvel élément ou bien un fluide nouveau, comme ces anciens astronomes qui, voyant apparaître sur l'horizon un nouvel astre, créaient à l'instant même un nouveau ciel dans lequel il pût tourner à son aise. Que dirai-je de ce nouveau fluide qui, partant de chacun de nos organes et se rendant dans un réservoir commun pour perpétuer notre espèce, devrait faire, s'il existait, du genre humain une classe hermaphrodite, et laisser la postérité des aveugles et des manchots sans vue et sans poignets; et de ce système des œufs, qui suppose un emboitement poussé jusqu'à l'infini? Je l'avouerai, quelque respect que je porte d'ailleurs à notre grand'mère, et quelque idée que je puisse me former de la capacité de ses ovaires, je le dirai avec franchise, le genre hu-

main tout entier n'a pas dû s'y trouver fort à l'aise. Et ici, je prends la liberté de vous le demander à vous-mêmes, comment, messieurs, se reproduisent-ils? Comment mesdames conçoivent-elles? Est-ce virtuellement ou abstractivement? Serait-il vrai que mesdames pondent et n'accouchent pas? Quel rôle jouent messieurs dans ce grand tout? Il n'y a dans le monde qu'un mystère et qu'une difficulté, vos systèmes en font naître mille. Il n'y a au monde qu'une matière et qu'un mouvement, et en multipliant les moteurs et en subdivisant la matière, vous jetez l'intelligence humaine dans les tourbillons, et vous la noyez dans les fluides. »

A ces mots, M. le chancelier de l'Académie m'interrompit en me disant: « Monsieur, la compagnie délibérera. » Ensuite il se leva, et après avoir parlé mystérieusement à plusieurs de mes-

sieurs, il me reconduisit avec beaucoup de politesse jusque sur l'escalier.

En sortant de l'Institut je trouvai un jeune homme d'une mise très-propre, qui m'aborda du meilleur ton, et me dit avec une civilité affectueuse : « Vous vous portez mal, vous avez besoin de prendre l'air, venez avec moi passer quelques jours à la campagne; on aura grand plaisir à vous y voir. Je connais un aimable seigneur qui a son château à l'extrémité de l'un de nos faubourgs, et qui se fera une fête de vous recevoir. » Nous partîmes, nous traversâmes le faubourg Saint-Antoine, et à 50 kilomètres de distance, nous arrivâmes à notre destination *.

» Le maître du château était un petit bossu à épaules plates, à jaquette noire,

* Charenton.

portant l'oreille rouge et le nez haut, jouant fort bien les manteaux, et chantant avec goût les tabliers. Sa politesse était parfaite, mais son goût extrême pour la propreté avait cela de gênant, qu'il exigeait que chacun de ses hôtes se baignât deux fois par jour; et la crainte qu'il avait qu'on ne fût pas suffisamment nettoyé était telle, qu'il leur demandait la permission de les placer sous une sorte de verseau qui répandait sur toute l'habitude de leur corps une onde salutaire et cristalline. C'est à cette condition qu'on était reçu dans son château; mais à cela près on était chez lui à merveille. Le parc et les jardins étaient pleins d'agrémens. Je me hâtai d'aller les visiter et de jouir de la magnificence du site et de la douceur de la saison.

» Je trouvai dans un bosquet de jasminoïdes une femme d'une grande beauté

qui jouait de la mandoline. Il me sembla voir Érato elle-même tirant des accords de sa lyre. Il y a dans la sympathie des ames un instinct secret par lequel elles se devinent en attendant qu'elles puissent se confondre. Le feu brûlant des regards de cette beauté se trouva en harmonie avec la flamme étincelante des miens. Sans nous être rien dit, nous nous étions déjà compris. Je l'abordai, nous causâmes sur l'empressement des deux rivières (la Seine et la Marne) qui venaient de si loin, lui disais-je, pour se réunir, et sur le bonheur qu'elles avaient de mêler leurs eaux sous nos yeux et au pied du château, comme pour donner une leçon et servir de modèles à ceux et à celles qui l'habitaient. « Hélas, me dit-elle, je crains bien que mon grand-père ne néglige beaucoup trop ces eaux : il a de si grandes affaires à surveiller ! — Mon-

sieur votre grand-père est sans doute directeur général de la navigation de ces deux rivières? — Mais point du tout. — Il est peut-être chargé de l'entretien des digues et des écluses, ou de la perception des taxes? — Pas un mot de cela; mon grand-père a la surintendance de toutes les eaux qui couvrent la terre; il souffle les tempêtes et ramène le calme; il est la Providence et l'effroi des matelots, et mes sœurs, ses petites-filles, sont chargées d'annnocer aux navigateurs ses volontés suprêmes. — Quoi! serait-il vrai, princesse? — Mais oui sans doute; vous ne savez donc pas que je suis la septième Pleïade qui a disparu du ciel il y a déjà plusieurs siècles? Une comète entra dans la constellation que nous formions, mes sœurs et moi, sur le cou du Taureau. Maya, ma sœur aînée, fut étrangement maltraitée par une barbe brûlante que portait

la comète. Je me sauvai comme je pus sur sa queue, de là je suis descendue portée par une aurore boréale sur le mont Hécla, et j'attends le rétablissement de madame Blanchard pour me transporter sur le premier arc-en-ciel, et aller ainsi rejoindre mes sœurs, qui ont besoin de moi pour que je partage leurs travaux. — Aimable fille de Neptune, lui répondis-je, je viens de quitter vos sœurs divines; je leur dois les instans les plus délicieux de ma vie. J'ai laissé mon cœur à Cyrano, mais c'est n'être pas volage que le reprendre pour le mettre à vos pieds. En vous l'offrant, je demeure toujours fidèle aux Grâces.

» — Grand prince, me répondit-elle, on voit bien que vous descendez de fort haut, car vous sentez prodigieusement l'éther. — Et vous, princesse, vous êtes pénétrée de ces gouttes célestes que Hoffman, comme un nouvel Icare,

a ravies au séjour de vos sœurs. Je sens que vous en nourrissez votre substance éthérée..Voulez-vous bien permettre.. »

Je m'approchai beaucoup... Nos parfums, qui étaient les mêmes, nous attirèrent... nos souffles se confondirent... mes genoux tremblèrent... mon nez devint lumineux... et je crus que j'allais recommencer mes voyages. Mais je ne sais quel charme secret me retint en ce moment sur la terre, et je sentis qu'après avoir quitté à Paris son enveloppe matérielle, il n'y avait rien de plus doux que de la retrouver à la campagne aux genoux d'une Pleïade.»

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE
DES MATIÈRES.

Pages.

CHAP. V. Les Rêveurs. 1
CHAP. VI. Les Plaisirs d'un grand Seigneur à la campagne. 26
CHAP. VII. Le Château de M. le comte de ***. 94
CHAP. VIII. L'Échelle des Êtres organisés. 126
CHAP. IX. La Bibliothèque. 161
CHAP. X. Le Spiritualiste. 183

